



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

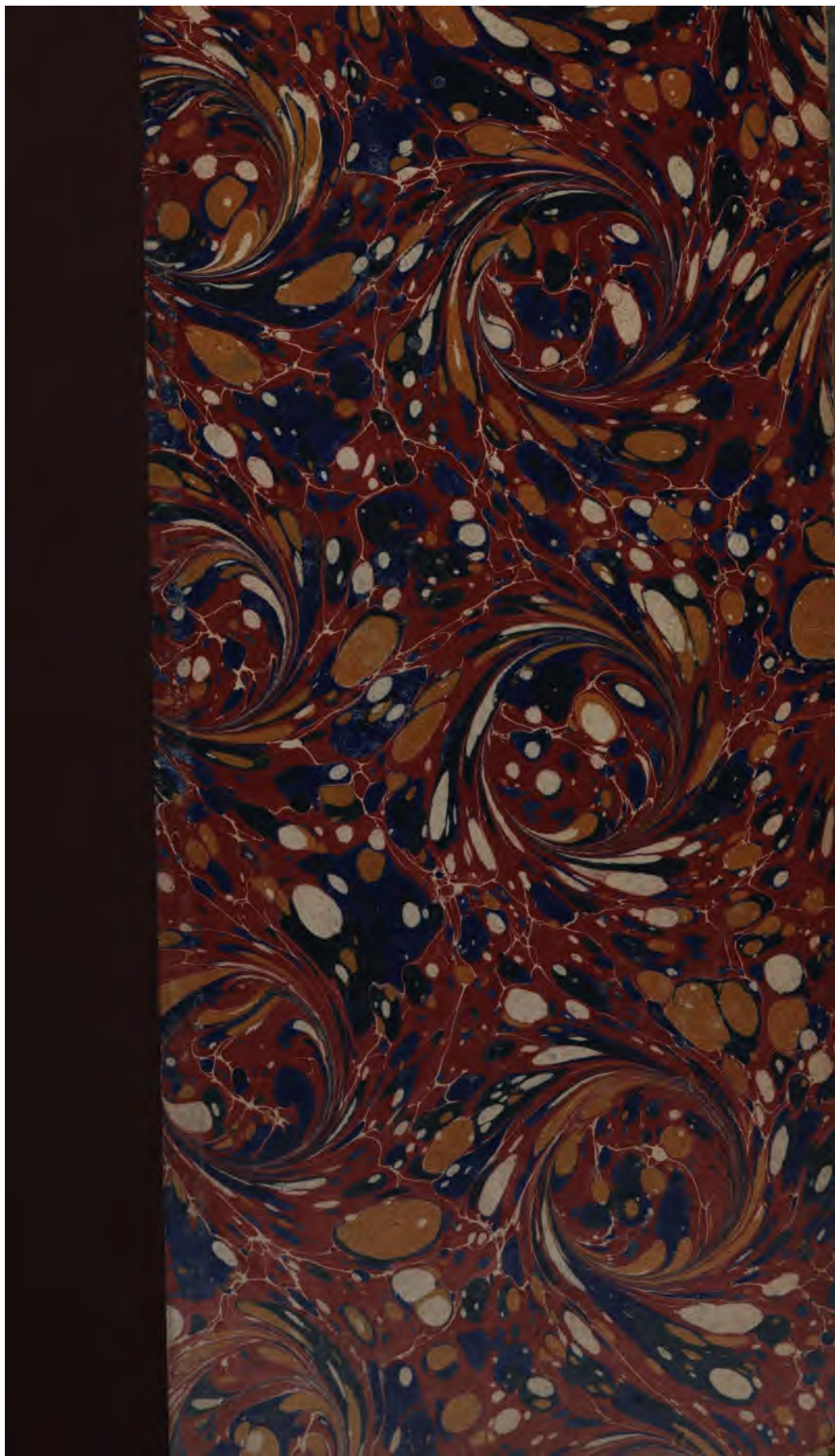
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



1/2
1/2



**TAYLOR
INSTITUTION**

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

123 MYLNE 123

OXFORD
1992









I have seen

the same thing

S U I T E
DES NOUVELLES
HISTORIQUES.

Par M. D'ARNAUD.

TOME TROISIEME.

SECONDE NOUVELLE.

L E C O M T E
D E G L E I C H E N .

Prix , 3 liv. broché.



A P A R I S ,

Chez la Veuve BALLARD & Fils , Imprimeurs
du Roi , rue des Mathurins.

M. DCC. LXXXIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

CATALOGUE des ŒUVRES de M. D'ARNAUD,
in-8°, & enrichies d'estampes des meilleurs Maîtres,
qui se vendent en volumes, ou séparément.

T H É A T R E.

SOMMINGE, Drame. | **FAYEL**, Tragédie.
EUPHÉMIE, Drame. | **MÉRINVAL**, Drame.
LES ÉPOUX MALHEUREUX, 2 volumes.

ÉPREUVES DU SENTIMENT.

Tome premier, contenant :

FANNY.
LUCIE & MÉLANIE.
CLARY.
JULIE.
NANCY.
BATILDE.

Tome second.

ANNE BELL.
SÉLICOURT.
SIDNEY & VOLSAN.
ADELSON & SALVINI.
SARGINES.

Tome troisieme.

ZÉNOTHÉMIS.
BAZILE.
LOREZZO.

NOUVELLES HISTORIQUES.

Tome premier, contenant :

SALISBURY.
WARBECK.
LE SIRÈ DE CREQUI.

Tome second.

LE PRINCE DE BRETAGNE.

LIEBMAN.

ROSALIE.

Tome quatrieme.

ERMANCE.
D'ALMANZI.
PAULINE & SUZETTE.
MAKIN.
GERMEUIL.

Tome cinquieme.

DAMINVILLE.
HENRIËTTE.
VALMIERS.
AMÉLIE.

Tome sixieme.

FÉLICIANE, sous presse.
LIVERMOND, sous presse.

LA D. DE CHATILLON.

LE C. DE STRAFFORD

Tome troisieme.

EUDOXIE.

LE C. DE GLEICHEIN.

***, sous presse.

Les 2 premiers volumes in-8°. des *Epreuves du Sentiment*, ainsi que le Théâtre, se trouvent chez M. BOUVEY, Marchand Papetier, rue S. Jacques.

Les autres volumes des *Epreuves du Sentiment*, in-8°. & des *Nouvelles Historiques* jusqu'au troisieme volume, se trouvent chez M. DELALAIN, Aîné, Libraire, rue S. Jacques.

L'édition in-12 des *Epreuves du Sentiment*, 6 volumes, se trouve chez M. MOUÏSSON, Imprimeur de la Reine, rue des Mathurins.

Les *Epoux Malheureux*, 2 vol. in-8°. & in-12, se trouvent chez la Veuve BALLARD & Fils, Imprimeurs du Roi, rue des Mathurins, & LAPORTE, Libraire, rue des Noyers.

La Veuve BALLARD & Fils viennent de mettre en vente *le Comte de Gleichen*, la seconde nouvelle du troisieme volume des *Nouvelles Historiques*.

Les *Lamentations de Jérémie*, en vers, avec une Estampe, se trouvent chez l'Auteur, rue des Postes, maison de M. de Fouchy.

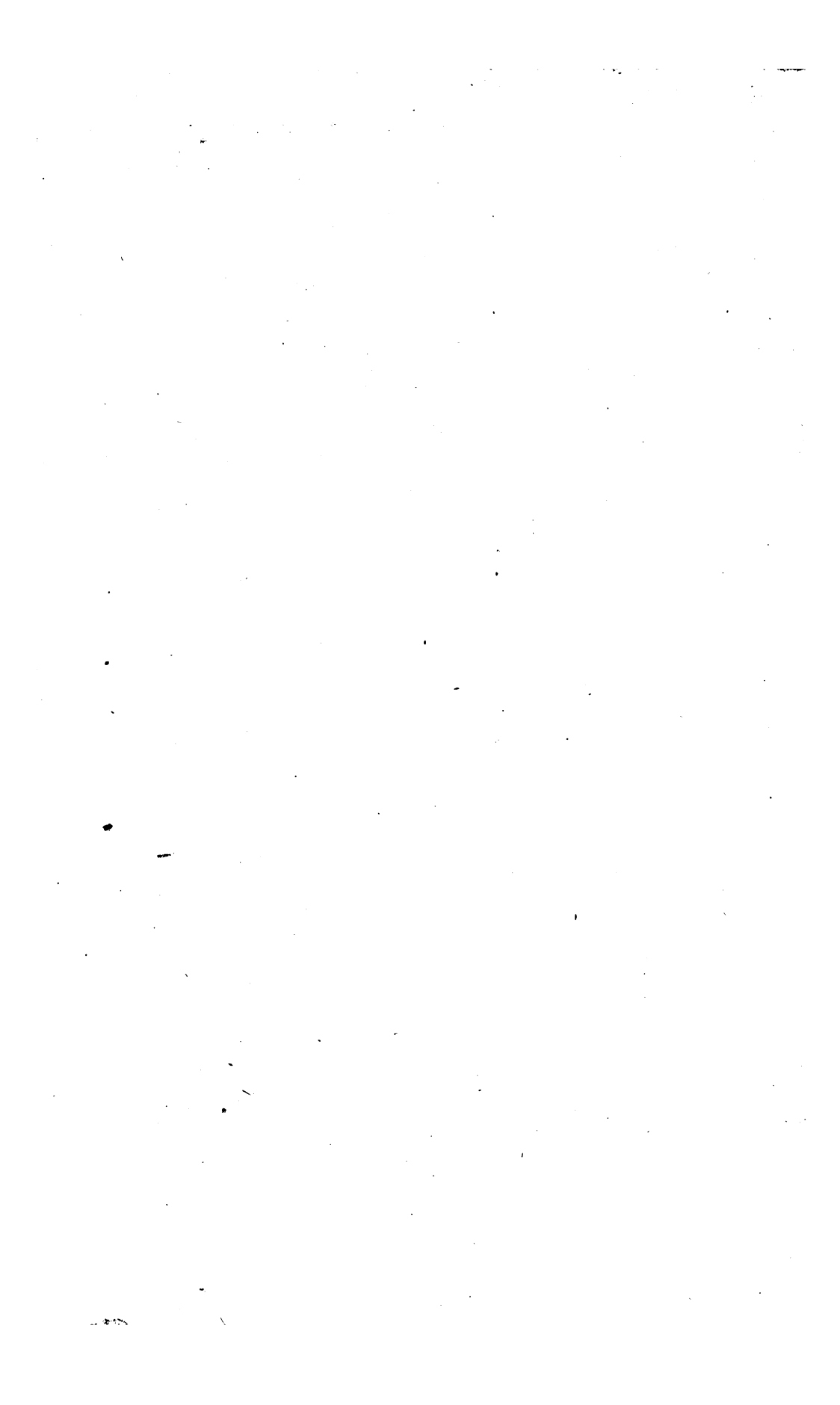
On s'inscrit aussi chez l'Auteur, rue des Postes, & chez le même Libraire, pour les *Délassemens de l'Homme sensible*, dont le quatrieme volume va se donner; les deux autres se publieront d'ici au mois d'Avril prochain, époque où la souscription se renouvellera.

LE COMTE
DE
GLEICHEN.

Tome III.

H







Le Barbier, inv.

1753

L. Balthus, sculp.

LE COMTE DE GLEICHEN.



De Querbec laire in.

J. Hubert Sculp.

LE COMTE
DE
GLEICHEN.

MÉLÉDIN, malgré tous ses efforts, n'avoit pu empêcher Damiete de céder à la valeur opiniâtre des Chrétiens : ils s'en étoient rendus maîtres après un siège de dix-huit mois, ce qui leur fit oublier l'échec considérable qu'ils venoient d'essuyer, quelques jours avant cette conquête : plus de six mille croisés

16 NOUVELLES HISTORIQUES.

Étoient restés sur le champ de bataille ; le soudan avoit emmené un nombre de prisonniers , parmi lesquels on comptoit des chevaliers de la première distinction ; quelques-uns furent employés à la culture des jardins.

Ces infortunés , dans leur désastre , avoient encore des graces à rendre au ciel ; ils étoient tombés dans les mains d'un vainqueur qui n'abusoit point de ses avantages , ce qui est très-rare dans un guerrier heureux. Mélédin , digne neveu du grand Saladin ,

Mélédin, digne neveu, &c. Ce prince étoit aussi grand politique que son oncle Saladin fut un modèle de bravoure ; Mélédin sage & modéré dans ses conquêtes, offrit plusieurs fois la paix aux Chrétiens ; le légat Pélagius s'obstina toujours à la refuser, & entraîna tous les croisés dans son opiniâtreté. Ce moine obscur, élevé au cardinalat par ses intrigues, étoit de ces caractères remuants, qui ne cherchent qu'à dominer ; d'ailleurs il appuyoit son opinion, pour continuer la guerre, de certaines prophéties, qui sembloient lui promettre un succès assuré ; il étoit espagnol, & ces prédictions affirmoient » qu'il sortiroit en ce temps-là » de l'Espagne un homme qui ruineroit la secte & l'empire » de Mahomet en Orient. » C'en fut assez pour engager Pélagius à rejeter les propositions avantageuses que fit Mélédin, & de-là la perte totale de la plus belle armée des

possédoit plusieurs des belles qualités de son oncle. Les historiens du temps, qu'on n'accusera point de flatterie à l'égard des Sarrafins, s'accordent tous pour donner à ce prince des louanges méritées : il étoit humain, compatissant, généreux ; il proposa même à différentes fois la paix à des conditions que les croisés eussent dû accepter : mais l'esprit de vertige détruisoit les effets du noble enthousiasme de la religion ; un certain légat Péladius étoit déterminé par des inclinations belliqueuses, qui se concilioient assez mal avec les maximes de l'église. D'ailleurs la saine politique demandoit qu'on réglât les transports d'un

chrétiens qui eût encore déployé ses drapeaux dans ces contrées, &c.

L'esprit de vertige. En-effet qu'on rapproche toutes les croisades, qu'on en fasse une analyse qui mette un tableau précis sous les yeux : on sera étonné du nombre de fautes grossières & impardonnables, qui ont, pour ainsi dire, marqué les pas des chefs de ces diverses entreprises. Quelle leçon pour quelqu'un que son état appelle au premier rang dans le militaire ! On n'a besoin que de ces seuls exemples, pour sentir tous les désavantages qui résultent de l'esprit de division, & de la valeur aveugle & sourde aux conseils de l'expérience.

318 NOUVELLES HISTORIQUES.

fougueux & aveugle courage. Cette valeur insensée & le peu de jugement & de réunion dans les conseils n'ont pas été une des moindres causes de la fin malheureuse qu'ont eue les croisades : importante leçon pour les souverains avides de conquêtes. L'art de les conserver est peut-être au-dessus des moyens de se les procurer , & ce dernier talent ne fut pas celui de nos princes chrétiens.

Le Grand-Caire étoit la résidence des soudans d'Égypte ; Méledin avoit embelli cette ville d'édifices somptueux ; son palais se faisoit remarquer par un parc d'une étendue immense , rempli des plus beaux arbres qu'avoient pu fournir l'Europe & l'Asie. Une femme qu'avoit aimée passionnément ce monarque , & qui venoit de mourir , lui rendoit cher ce séjour , dont l'aspect solitaire & sauvage entretenoit sa mélancolie. Toute sa tendresse s'étoit portée sur le seul enfant que lui eût laissé cette épouse , l'objet de ses éternels regrets : Zélide en rappelloit l'image ; c'étoient la même beauté , les mêmes graces ; son pere idolâtre ; on lui avoit donné le surnom de *Rose du matin*. On sait que les Arabes sont prodigues de ces expressions métaphoriques ; mais c'étoit la vérité qui avoit appelé ainsi Zélide : la rose en-effet éclose

aux premiers rayons du jour , n'est pas plus belle & plus séduisante. La fille de Mélédin touchoit à sa quinzième année ; il avoit désarmé en sa faveur l'austérité orientale : Zélide , dans le palais , commandoit plus que le soudan même ; une esclave chrétienne l'avoit élevée ; une infinité de détails particuliers à notre Europe ne lui étoient point étrangers ; mais cette princesse avoit une ame supérieure encore aux agréments de sa figure & de son esprit ; son extrême sensibilité se répandoit sur tout ce qui lui offroit l'apparence du malheur ; à ce titre elle s'intéressoit au sort des victimes d'une guerre que la méfintelligence & l'incapacité de nos princes sembloient devoir éterniser.

Parmi ces captifs , il y en avoit un qui attira sur-tout les regards de Zélide ; il lui échappoit souvent de profonds soupirs ; il levoit les yeux au ciel , comme s'il eût voulu l'accuser d'injustice ; tout déceloit dans cet esclave une haute extraction ; la vraie noblesse , celle de l'ame éclatoit dans tous ses traits ; sa vue seule excitoit l'intérêt & même l'attendrissement ; la princesse rechercha plusieurs fois sa présence , & chaque fois elle devenoit plus compatissante & plus rêveuse.

On avoit chargé ce prisonnier du soin des fleurs ; un compagnon de ses fers travailloit à ses côtés ; celui-ci étoit Grec d'origine : il se nommoit Léon. Les malheureux se rapprochent aisément ; les deux infortunés ne tarderent pas à former une liaison qui devoit adoucir leurs disgraces ; la confiance est la consolation & le soulagement de l'adversité. Léon se fit connaître le premier ; il étoit allié à l'illustre maison de Ducas ; il avoit suivi nos armées dans l'espérance que quelque action d'éclat le releveroit au rang de ses ancêtres : le scélérat Murtzuphle sembloit en avoir dégradé la splendeur.

Murtzuphle étoit de l'illustre maison de Ducas, & proche parent des souverains ; des sourcils joints & fort épais lui avoient fait donner le nom de Murtzuphle : il brouilla Alexis, qui étoit sur le trône, avec les croisés ; ce démêlé eut des suites fâcheuses : on en vint aux mains. Murtzuphle se faisoit de la personne de l'empereur, le plongea dans un cachot, excita le peuple à la révolte, fit mêler du poison dans les viandes qu'on servoit au malheureux Alexis, & voyant que les effets de son crime ne se manifestoient point assez-tôt, il courut lui-même l'étrangler, & mit enfin le diadème sur son front. Le ciel ne tarda point à punir ce monstre. Les Chrétiens livrerent un assaut à Constantinople ; l'usurpateur fit éclater le plus grand

L'autre captif, qui depuis long-temps gardoit un silence obstiné, ne put refuser sa confiance à un homme qui lui marquoit tant de sincérité; il prend à son tour la parole :— Léon, ce ne sont point mes chaînes qui me causent le violent chagrin dont vous me voyez pénétré; une ame vraiment courageuse trouve toujours en elle des moyens assurés de se mettre au-dessus de la fortune. D'ailleurs, j'ai combattu, je souffre pour ma religion, & s'il le faut, je mourrai pour elle; c'est-là l'esprit de tout digne

courage & une profonde connaissance dans l'art de la guerre; mais, ce qui arrive assez rarement, la fortune se déclara pour la juste cause: Murtzuphle fut totalement défait avec son parti. Les croisés manquant à toutes les règles de la prudence, de l'équité & de la saine politique, donnerent la couronne au comte Baudouin. L'infame meurtrier de son prince alla se réfugier auprès du vieux Alexis, qui lui fit arracher les yeux: son châtement ne fut point borné à ce supplice: ayant trouvé le moyen de se sauver, Thiéri de Los, un de nos croisés le surprit dans sa fuite, & l'amena à Constantinople; il essuya toutes les formes d'un jugement: convaincu d'avoir ôté la vie à son maître, on le fit monter au haut d'une colonne élevée dans la place du Taureau, & de-là il fut précipité à la vue des Grecs & des Latins.



Le Barbier, inv.

LE COMTE

122 NOUVELLES HISTORIQUES.

chevalier , c'est mon devoir ; mais la sensibilité conserve ses droits sur notre cœur ; pour être chrétien & soldat , je n'en suis pas moins époux & pere , & en ce moment pardonnez aux larmes qui m'échappent : je suis éloigné d'une femme qui m'est chere , de deux enfants ils partageoient ma tendresse . . . hélas ! ne les reverrai-je jamais ? ils ignorent entierement les revers que j'ai essuyés ; ils croient sans doute que je ne vis plus , tandis que je traîne ici une existence odieuse , qui , à la vérité , ne differe gueres de la mort. L'Allemagne m'a vu naître ; mes ayeux lui ont donné un empereur : le nom de Gleichen ne seroit-il point parvenu à vos oreilles ? . . . — Vous êtes de cette illustre famille ! & où ce nom seroit-il étranger ? ce n'est pas à vous d'accuser la destinée : plus heureux que moi , aucune ombre n'a terni l'éclat de votre race : sa mémoire s'est conservée dans toute

De Gleichen , &c. Les comtes de Gleichen avoient reçu leur comté de Charlemagne ; c'est un petit pays dépendant du cercle de la Haute-Saxe dans la Thuringe , au couchant du territoire d'Erfurt. Le château étoit situé entre Erfurt & Gotha. Le dernier comte de ce nom est mort en 1639 : c'est environ en 1227 que vivoit celui dont il est ici question.

sa pureté ; la famille de Schwartzbourg n'a point produit, ainsi que la mienne , un fléau de sa patrie , qui n'a monté au trône qu'à force de crimes , & qu'une affreuse , mais juste vengeance , en a précipité. Éloignons ces images affligeantes ; ne nous remplissons que d'un avenir flatteur ; nos fers — Ne seront jamais brisés , Léon : Mélédin s'est expliqué. C'est ici que nous supporterons la vie , que s'ouvrira notre tombeau ; non , mon épouse & mes enfants... je ne les presserai plus dans mes bras ! grand Dieu ! pourquoi nous est-il défendu d'attenter à nos jours ? qu'est-ce , hélas ! que le reste de la carrière que nous avons à parcourir ?

Léon , peut-être moins sensible que le comte , s'efforçoit de le consoler : on prend souvent pour fermeté cette indifférence qui ne part que d'un cœur froid & peu touché.

Les deux esclaves observent sur une fenêtre, d'où l'on pouvoit les voir sans être vu , un arrangement de fleurs , qui fixa sur-tout l'attention de Gleichen. Son compagnon , plus instruit que lui dans ce qui concernoit les mœurs & les usages asiatiques , s'attache aussi à regarder ces fleurs , & tout-à-coup , il s'écrie : Mon ami ! le ciel ne nous a point abandonnés ! on

124 NOUVELLES HISTORIQUES.

s'intéresse à l'un de nous deux . . . du courage ! de l'espérance ! laissez-moi examiner . . . voilà un bouton de rose à côté d'une branche de myrthe . . . cette tubéreuse placée au-dessus d'un œillet . . . oui, nous devons assurément concevoir la plus flatteuse attente.

Le comte restoit dans l'étonnement ; les paroles de Léon font aussi obscures pour lui que ses transports de joie ; il le considère avec une nouvelle surprise : il le voit redoubler d'attention , les yeux fixés continuellement sur la fenêtre. Le Grec reprend , avec une forte d'enthousiasme : Excellentes nouvelles pour vous ! Comte , on veut vous connaître , savoir en un mot qui vous êtes : on vous promet de s'occuper de votre sort : que décidez-vous ? dictez-moi la réponse , je me charge de ce soin.

Gleichen engageoit cependant Léon à s'expliquer : — Tout ceci est pour moi une énigme inintelligible ; plus vous me parlez, & moins je comprends . . . vous me dites de répondre, & . . . où est la lettre qu'on m'a écrite ? — Comte , il est aisé de voir que la connaissance des usages de ces contrées vous est peu familière : vous n'avez donc pas appris le langage des fleurs ?

Le langage des fleurs. Comme la difficulté excite l'industriel

NOUVELLES HISTORIQUES. 125

Si vous saviez qu'on emploie à votre égard des expressions pleines de sentiment; jamais cet art ingénieux ne s'est montré un plus fidele interprete.

Léon donne à Gleichen les éléments de cette espece de langue , que la difficulté de se voir , de s'entretenir , l'amour , plus que toute autre chose sans doute , ont inventée chez les Orientaux.

Nous nous rappellerons que le comte avoit inspiré un intérêt qui prenoit incessamment de nouvelles forces ; & qui ressentoit cet intérêt si dominant ? la fille même de Mélédin ; sa tendre jeunesse , l'espece d'esclavage où vivent les femmes asiatiques , cette contrainte cruelle qui irrite les désirs , & d'une étincelle produit souvent un incendie : c'étoient-là les dangereux ennemis que Zélide avoit à combattre. Qu'on n'oublie point les lieux où elle étoit née , climats brûlants , bien différents de nos pays froids , qui semblent si peu faits pour nourrir le feu des

Croiroit-on qu'en 'Asie le langage des fleurs est en-effet une langue particuliere ? on tient de cette sorte des conversations suivies ; les couleurs , les nuances mêmes , l'arrangement des fleurs forment la différence des idées & des expressions. C'est à ces especes de singularités qu'on peut s'écrier avec le Poëte latin : *Quid non possit amor ?*

726 NOUVELLES HISTORIQUES.

passions. Peut-être la princesse ignoroit-elle la cause du trouble qu'elle éprouvoit ; mais sa pitié, disons son attendrissement déclaré en faveur de l'infortuné Gleichen lui étoit jusqu'à son repos : elle en parloit sans cesse à cette esclave chrétienne, chargée de son éducation. Albana (c'étoit le nom de l'esclave) avoit été enlevée par des corsaires qui infestoient les murs de Sicile & vendue à des marchands Sarrasins ; achetée par un des officiers du soudan, elle étoit entrée, après quelques années, au service de la jeune princesse, & avoit feint de quitter sa religion pour embrasser la musulmane. Attachée en secret au christianisme & à sa patrie, elle ne déguisoit point à Zélide & ses regrets & ses remords ; cette fille voyoit donc avec quelque plaisir le cœur de son élève s'ouvrir à des mouvements de sensibilité en faveur d'un Européen & d'un Chrétien. Je ne fais, lui dit la princesse, pourquoi je suis triste & mélancolique, depuis que mes yeux se sont arrêtés sur un de ces deux esclaves qui travaillent dans nos jardins. Combien il me touche ! L'as-tu bien observé ? quelle physionomie pleine de noblesse ! oh ! c'est assurément un de vos chevaliers, un homme du premier rang ! ce captif ne peut être d'une con-

dition vulgaire ; il me paraît accablé de sa situation ; quelquefois même des larmes lui échappent , & ces pleurs Albana , c'est moi , c'est moi qui les répands ! la compassion est donc un sentiment bien violent ! mon cœur en est pénétré , déchiré !

Gleichen , conduit par son ami , arrange de son côté des fleurs qui répondoient à celles que Zélide exposoit sur son balcon ; il se contente de faire entendre qu'il supportoit impatiemment la servitude , qu'il regrettoit sa patrie , sa famille , qu'il mouroit de désespoir , sachant que le soudan a résolu de ne point briser leurs chaînes , quelque rançon qu'ils offrisent , & qu'il avoit même prononcé l'arrêt d'un esclavage éternel.

Ces especes d'entretiens muets ne font que nourrir & développer une impression qui tous les jours devenoit plus profonde. Zélide a sans cesse recours à ses fleurs : les couleurs sont plus brillantes , plus expressives ; ces organes inanimés peignent vivement cet intérêt , ou plutôt cette inclination naissante qui n'agite déjà que trop la fille de Mélédin ; enfin le comte ne peut plus douter qu'il ne soit aimé : Léon , à ce sujet , lui a donné toutes les connaissances de ce langage symbolique.

Gleichen ignoroit encore quel pouvoit être le cœur sensible qu'il avoit touché en sa faveur. Vous avez été surpris, lui dit un jour Léon, de l'espece de triomphe que vous venez de remporter en ces lieux : vous le ferez bien davantage, quand le nom de la personne qui s'intéresse à votre sort, vous sera connu : apprenez que c'est la fille du soudan
 — Zélide ! — Elle-même. Un de nos compagnons d'infortune m'a tout découvert.

A cette nouvelle, le comte se livre aux alarmes. A quels supplices ils seront exposés l'un & l'autre, si le soudan va concevoir le moindre soupçon ! ce ne seroit pas assez de leur perte : ils entraîneroient dans leur désastre tous les captifs chrétiens ; comment se sauver d'un piège si dangereux ?

Gleichen étoit déterminé à rejeter sans ménagement tout ce qui pouvoit entretenir une sorte d'intrigue dont les suites ne pouvoient qu'être funestes. Il faut, dit-il à son ami, que la vérité éclatte, que la princesse soit instruite. . . . Quel est votre dessein, interrompt Léon ? avant que d'embrasser un parti, remplissez-vous de votre cruelle destinée : vieillir, mourir dans les fers, ne point même goûter la consolation d'exhaler son dernier soupir dans le sein de ses compatriotes a

compatriotes : voilà , comte , le sort qui nous est réservé. Cette image est-elle bien sous vos yeux , dans votre cœur ? Sans doute , interrompt Gleichen , je sens toute l'horreur de notre situation : il est inutile de me la présenter ; la mienne sur-tout est des plus affligeantes ! Léon , vous n'êtes ni mari , ni père ; mais , en ce moment , qu'exigez - vous que je fasse ? décidez. — Qu'oubliant moins vos intérêts , vous vous gardiez d'apprendre à la princesse que vous avez une épouse... — Et vous voudriez que je trahisse. . . . — Il ne s'agit point ici d'écouter scrupuleusement une délicatesse peut-être trop exagérée : comte , il est des circonstances où la nécessité commande. Encore une fois , songez à votre liberté , à votre existence , à votre famille , qui vous impose les plus grands sacrifices. Je ne vous ferai du-moins qu'une prière : différez de révéler présentement... ce qui nous perdrait , n'en doutez pas. Vous ne sçavez donc point ce qu'est le cœur d'une femme ? Il est rare que la générosité y domine l'amour : c'est la première des passions pour ce sexe sensible... attendez un instant favorable... le ciel viendra à notre secours ; profitons aujourd'hui de la lueur d'espoir qui nous est offerte.



Il faut croire que le Grec parvint à se rendre maître de l'esprit de Gleichen : celui-ci promit qu'il ne parleroit que des chagrins inséparables de l'esclavage, & qu'augmente l'éloignement de la patrie.

Mélédin donne une fête superbe à celles des sultanes qui avoient la préférence sur ce nombre de beautés que renfermoit son ferrail ; Zélide présidoit à ce divertissement. Nous avons déjà observé que la tendresse de son pere l'avoit affranchie de cette contrainte rigoureuse, une des chaînes du despotisme oriental ; elle descend dans les jardins, accompagnée de cette esclave Sicilienne qui veilloit à son éducation. Le comte arrangeoit un bouquet que le soudan destinoit à sa fille ; il apperçoit venir vers lui deux femmes voilées : celle qui s'avançoit la première, faisoit admirer la richesse d'une taille à la fois élégante & majestueuse ; elle marchoit comme une déesse qui auroit à peine imprimé sa trace sur la terre : il n'attend point qu'elles approchent : il va à leur rencontre : Gleichen reste immobile, en extâse, lorsqu'une de ces femmes a levé son voile ; un poète Arabe, qui s'est exercé sur cette histoire, a mis dans la bouche du chevalier ces expressions qu'il faut pardonner au génie de sa langue, mais qui peignent

NOUVELLES HISTORIQUES. 131

vivement le charme que respiroit cette merveille
de son sexe :

- » O ciel ! est-ce la jeune Aurore
- » Qui descendue ici de son char de rubis ,
- » Vient nous montrer ce doux fouris
- » Dont tout s'embellit, se colore ?
- » Pour donner une reine aux fleurs ,
- » Une heureuse métamorphose
- » Auroit-elle animé la belle & tendre Rose ?
- » Je vois ses brillantes couleurs ,
- » Je sens ses parfums enchanteurs ,
- » Ce matin même elle est éclose ;
- » Flore ajoute sans cesse à ses attraits vainqueurs.

Ces vers au - reste signifient que Gleichen
n'avoit jamais rien vu de plus beau ; & comme son
enchantement augmente, lorsqu'il entend la voix
même du cœur lui adresser ces mots ! — Chrétien,
tu dois connaître l'intérêt que je prends à ton sort ;
c'est moi qui prête mon ame à ces fleurs , qui les
fais parler. . . . — Vous seriez , madame , la prin-
cesse. . . . — Oui , je suis la fille du soudan, que,
pour mon malheur, ta destinée a touchée j'ai
faisi un moment que me laissoit le tumulte d'une fête...
je viens te dire. . , je ne t'apprendrai rien . . . chré-

rien, l'esclave de mon pere, tu le vois, est le maître de sa fille !

Zélide, à ces paroles, laisse voir une rougeur qui l'embellit encore. Le comte étoit tombé à ses pieds : — Madame, je vous invoque comme une divinité : vous m'en offrez tous les traits : vous en avez aussi sans doute l'ame compatissante & généreuse ; c'est de vous, madame, que j'attends la fin de mes infortunes ; ce sont vos mains protectrices qui daigneront briser mes fers. . . . — Chrétien, tu ne parles pas des miens ! penses-tu que ma chaîne soit moins pesante que la tienne ?

Zélide enfin enhardie par l'amour qui se joue des dignités, des bienféances, Zélide découvre le secret de son cœur ; le comte à son tour lui a révélé tout ce qui le concernoit : elle est instruite de sa naissance illustre, du pays qui lui a donné le jour, du rang qu'il occupoit, de l'éclat répandu sur sa maison ; peut-être Gleichen, dont la noble franchise s'indignoit contre la feinte qui traîne toujours après soi la bassesse, alloit-il lui apprendre qu'il étoit marié : on annonce dans les jardins l'arrivée du soudan : la princesse est donc obligée de se séparer de l'esclave, sans sçavoir ce qu'elle doit espérer d'un aveu qu'elle

NOUVELLES HISTORIQUES. 133

n'a pu retenir ; elle court à sa confidente : — Ma chere Albana . . . ma chere Albana , c'est en vain que je voudrois te déguiser mes sentiments : tout justifie l'intérêt si touchant que ce chrétien m'a inspiré ; je ne me trompois point : il est d'une haute extraction il est digne d'exciter cette bienveillance , cette impression si puissante qui me sollicite , qui me commande en sa faveur mais où tendent ses vœux ? Albana , il soupire après la liberté ! il ne demande qu'à quitter ces climats ! & . . . si Gleichen abandonne ce séjour , que deviendrai - je ? malheureuse ! .. non , je ne te le cache point : son départ me causera la mort : cependant je desirerois l'obliger , être sa bienfaitrice . . . ah ! pourquoi faut il que je l'aie vu ? & depuis que je lui ai parlé . . . c'est moi , ma chere amie , c'est moi qui suis la triste esclave , d'autant plus à plaindre , que je chéris mes fers ! hélas ! ils ne peuvent assez m'enchaîner ! si du-moins il restoit en ces lieux , que , tous les jours , je pusse jouir de sa présence ! . . . ce plaisir me suffiroit , oui , il me suffiroit . . . Albana , j'aime , je le sens trop ! . . .

Méléidin aborde sa fille , & lui présente le bouquet qu'il venoit de prendre des mains du comte oh !

comme celles de Zélide se précipitent sur ces fleurs ! elle les met dans son sein , & ne peut s'empêcher de dire : Mon pere... mon pere, elles ne scauroient être assez près de mon cœur ! Gleichen, éloigné à quelques pas du foudan, étoit à portée d'entendre ces mots , & assurément ils n'étoient pas échappés sans dessein à la princesse. La fête fut des plus brillantes ; Zélide en reçut tous les honneurs : effectivement sa beauté surpassoit toutes les autres ; comme les astres de la nuit , pour me servir encore du langage du poëte Arabe , pâlissoient & s'effaçoient devant les rayons de l'astre du jour.

Léon félicite le comte de son espcce de triomphe. Mon ami , répond Gleichen en soupirant , vous me faites jouer un rôle indigne d'un chevalier harai-je par un vil artifice séduire la jeunesse , les grâces , la candeur même , mentir à l'ingénuité , à l'innocence ! je laisserois dans l'erreur cette créature enchanteresse , la seule femme peut-être qui , depuis que j'ai engagé ma foi à une épouse chérie , m'ait fait sentir le pouvoir de la beauté ! En - effet , que de charmes ont frappé ma vue ! c'est une de ces houris ravissantes dont nous parle leur Mahomet ! non , ne l'espérez point , ne l'espérez point. Si le foudan ne

Fût pas arrivé, la princesse... elle sçavoit tout : que je suis mari, que je suis pere, que mon cœur, mon ame entiere appartient, & doit appartenir à une autre... acheter la liberté à ce prix ! ah ! plutôt cent fois l'esclavage le plus dur, la mort la plus horrible ! que jamais je ne revoie mon pays, ma famille ! je ne trahirai point... C'est-à-dire, interrompt vivement Léon, que vous avez juré la perte de tous les chevaliers captifs ? soyez-en bien bien sûr : cet amour qui, dans ce moment, inspire Zélide, se changera en une haine... elle communiquera au soudan tous les transports de la vengeance, &... nous serons enveloppés dans votre ruine. D'ailleurs vous n'avez rien promis, on ne peut vous accuser d'imposture... ne m'entretenez donc plus de vos regrets ; vous creusez notre précipice : nous y tomberons, victimes de votre prétendue générosité.

Les fleurs, de la part de Zélide, prenoient le langage d'une passion décidée ; Léon, malgré les représentations de Gleichen, rendoit des réponses propres à nourrir cette ardeur si confiante ; en vain le comte menaçoit de démentir tout ce que le Grec lui faisoit dire.

L'agitation du *loyal* chevalier ne sauroit se repr

senter : souvent il étoit prêt , dans son désespoir , à détruire l'assemblage de ces especes d'organes muets qui ne servoient qu'à entretenir un amour trop crédule ; il se reprochoit le crime le plus honteux pour un homme de son rang , le mensonge qui est toujours fouillé par la bassesse ; il s'accusoit de laisser naître une passion qu'il ne pouvoit partager , & Zélidé avoit tant de charmes , d'ingénuité ! elle excitoit un intérêt si touchant ! il y avoit des moments rapides où elle balançoit dans le cœur de Gleichen , son épouse : mais la fidélité , la tendresse , tous les sentimens qu'il avoit , en quelque sorte , consacrés à cette femme chérie , venoient bientôt le ramener à la vertu & à son devoir.

Un esclave annonce au comte qu'une personne inconnue lui demande un rendez-vous , au milieu de la nuit , dans un bosquet qu'il lui désigne : Gleichen , égaré par une multitude de réflexions diverses , promet de s'y trouver , sans trop sçavoir la réponse qui lui étoit échappée.

A peine l'esclave s'est-il retiré , que le comte vouloit le rappeler , & reprendre sa parole : — Qu'auroit-on à me confier ? cette personne . . . ô ciel ! si la fille du soudan . . . à cette heure ! . . .

Il est saisi d'épouvante ; il fait part à Léon du

message qu'il vient de recevoir ; cependant il se détermine à s'exposer aux risques d'une entrevue si peu attendue ; il a pris la résolution , si c'est la princesse , de ne lui rien dissimuler ; il répondra par une noble franchise , à un aveu qu'il ne lui est point permis d'entendre & de favoriser ; Léon vainement cherche encore à le détourner de ce projet : Gleichen ferme l'oreille à toutes ses suggestions , à ses prières mêmes ; oui, Zélide saura qu'elle ne peut être aimée de l'objet qui sans doute lui étoit le plus cher ; si l'amour peut se payer de la reconnaissance , Gleichen lui en assurera les transports les plus vifs , les plus constants. Ah ! s'écrie Léon , je vous l'ai dit , vous connaissez peu un sexe qu'on n'offense point impunément ! vous parlez de reconnaissance ? qu'est-ce que la reconnaissance au prix de la tendresse ? Comtez, cet aveu... nous perdra tous ; vous oubliez, homme inflexible ! le nombre de destinées qui sont attachées à la vôtre ?

Gleichen se rend , dans l'ombre de la nuit , au bosquet indiqué ; il est livré à une infinité de combats différens : s'il cede à la vérité qui le presse , il n'est pas l'unique victime de la sincérité , & il enveloppe peu sa propre conservation ; il enveloppe dans

sa perte, tous les captifs; il porte un coup funeste à la chrétienté, & en dissimulant, en employant la feinte, le comte devient coupable de la plus lâche, de la plus noire trahison; il offense la jeunesse, la beauté, l'amour, la candeur; il causera peut-être la mort à la femme la plus aimable, & la plus digne d'être aimée. Que résoudre? à quel parti s'arrêter?

Il entend quelque bruit; il entrevoit un voile; on approche: une femme s'avance vers lui. Albana, (c'étoit elle-même) lui parle ainsi: Seigneur, car votre naissance m'est connue, n'ayez aucune crainte: tout est calme, tout dort en ces lieux, excepté une jeune victime d'un penchant qui ne peut que la rendre trop malheureuse: c'est la princesse qui m'envoie vers vous: vous n'ignorez point les sentiments que vous lui avez inspirés; hélas! je vois moi-même avec douleur, qu'ils prennent, tous les jours, plus d'empire; je suis chrétienne, seigneur, quoique j'aie paru embrasser le mahométisme: c'est vous prévenir qu'une même religion, qu'un même intérêt, en quelque sorte, nous unit; cependant puis-je oublier que le soudan a confié sa fille à mes soins? & malgré moi, je trahis mon devoir, l'honneur! je suis forcée à cette démarche si inconsidérée, si coupable! Zélide...

va peut-être expirer ; elle ne veut , m'a-t-elle dit , que vous voir , vous voir un seul instant , & satisfaite de cette complaisance de ma part , elle m'a promis qu'elle s'efforceroit ensuite de triompher d'un amour que tout sans doute doit l'engager à vaincre.

La générosité , la vérité ont enflammé Gleichen ; il a tout avoué : la Sicilienne sçait enfin que le comte a laissé dans sa patrie une épouse , des enfants...

— Ah ! seigneur , que viens-je d'entendre ? gardez-vous , gardez-vous de révéler ce secret à ma jeune maîtresse ! vous ne connaissez pas avec quel transport , quelle flamme on aime dans ces contrées ? qui... Zélide en mourroit , &... je la perdrois !... nous serions tous immolés !... Son pere... seigneur... son pere... que cette image soit toujours devant vos yeux ! — Mais... Albana , pensez-vous qu'en fuyant ses regards... — Ne point la voir , seigneur ! elle vous attend , &... j'ai promis de vous amener.

— M'offrir à sa vue ! ô ciel ! & il faudra garder le silence , tromper... un chevalier !... Albana , quelle loi vous m'imposez ! — C'est la nécessité , l'intérêt de nos compatriotes , le salut même de Zélide , qui vous ordonne de vous taire. Seigneur... je ne sçais

au-reste quels conseils vous donner . . . je n'envisage qu'un précipice. . . . Venez . . . suivez-moi.

A. quels orages l'ame du comte est abandonnée ! il marche en tremblant sur les pas de la Sicilienne ; elle l'introduit, par des détours, dans un appartement éclairé d'un nombre de lampes, qui répandoient une odeur suave ; les parfums les plus délicieux de l'Arabie s'exhaloient de plusieurs vases qu'entouroient des guirlandes formées des plus brillantes fleurs ; mais ce n'est point ce spectacle qui frappe Gleichen : c'est la déesse même de la beauté à demi-couchée sur des carreaux, selon l'usage oriental ; son voile étoit relevé : elle le baisse à l'instant : — Approchez, chrétien, approchez. Albana sans doute vous a instruit . . . faut-il donc que je laisse éclater dans toute sa violence, un sentiment qui auroit dû s'enfvelir avec moi ! Je puis vous cacher ma rougeur : mais je ne saurois m'en imposer sur ma démarche : mon amour . . . mon amour est à un tel excès, que je franchis toutes les bornes . . . chrétien, je ne sçais plus qu'aimer. (Et, à ce mot, la princesse répand des larmes.) J'ai voulu . . . j'ai désiré vous voir . . . j'ai donné ma parole à ma fidele Albana que ce seroit le dernier jour . . . Qu'ai-je promis ! ô ciel ! la dernière

NOUVELLES HISTORIQUES. 141

fois ! ah ! me fera-t-il possible, me fera-t-il possible de ne plus souhaiter votre vue, de ne plus la chercher?... Seigneur, vous m'avez éclairé sur votre naissance.... le soudan, mon pere me témoigne une tendresse dont j'ai lieu de tout attendre; si vous ressentiez mes transports, si vous partagiez cette ardeur qui me brûle, qui me dévore, vous oublieriez votre patrie : la mienne deviendrait la vôtre : Mélédin vous combleroit de ses bienfaits... M'aimez-vous ?

A ce mot, prononcé par une bouche de rose, par l'amour lui-même, Gleichen ne peut s'empêcher de tomber aux pieds de la princesse, & lui baissant la main : — Madame... madame, vous me voyez pénétré.... tant de graces, de charmes... la plus vive reconnaissance..... — Ah ! dites l'amour le plus tendre, le plus passionné.... qui réponde à toute mon ardeur.... Oui, Mélédin peut vous dédommager de tous les sacrifices; informé de votre noblesse, de votre rang, n'en doutez point, il vous élèvera jusqu'à lui; l'hymen pourra nous unir; vous régneriez avec Zélide; que dis-je ? c'est vous qui donnerez des loix, qui commanderez : Zélide n'aspire qu'à porter le nom de votre esclave... Ah ! chré-

142 NOUVELLES HISTORIQUES.

tien , c'est la fille de ton vainqueur , du soudan d'Egypte qui meurt pour toi !

Quels traits pour l'ame du comte ! la plus séduisante des femmes , une jeune princesse , la rose même qui s'ouvroit au premier rayon de l'amour , tout l'attrayant , tout le charme de la volupté : voilà les ennemis , les enchantemens auxquels il falloit que Gleichen résistât. Zélide reprend : Un seul obstacle s'opposeroit à notre union ; mais , si vous êtes sensible , si vous pouvez me payer de quelque retour . . . m'aimer . . . comme je vous aime : oh ! cet obstacle s'applanira : eh ! pensez-vous que notre croyance differe tant de celle que vous avez adoptée ? j'en suis certaine : à ce prix , le soudan . . . chrétien . . . vous seriez mon époux . . . — Que je renonce à ma religion , madame ! n'avez-vous jamais vu . . . n'avez-vous jamais entendu parler de nos chevaliers ? Il n'y a que le seul comte de Tripoli , le seul Raimond qui

Le seul Raimond. Nous l'avons déjà dit ailleurs : (sixieme Partie des *délassemens de l'homme sensible* , tome troisieme.) le comte de Tripoli , furieux de ce que Sybille lui avoit prété Lufignan pour lui donner son lit & la couronne , alla se réfugier auprès de Saladin , apostasia , prit les armes contre les

ait démenti sa naissance, son origine, sa patrie. Ignorez-vous qu'une éternelle exécration lui est réservée ? nous ne prononçons qu'avec horreur ce nom que nous nous efforçons d'oublier. . . . Madame, une barrière invincible est élevée entre nous deux. La religion, s'écrie Zélide en pleurs, causeroit mes maux ! Comte, ah ! vous ne savez pas aimer . . . vous ne savez pas aimer !.. cruel ! j'eusse tout fait pour toi ! du-moins . . . tu resteras chrétien dans le cœur, nous servons le même Dieu. . . . — La feinte, madame ! l'artifice est indigne de nous deux. . . . Princesse, croyez que vos bienfaits ne s'effaceront jamais de ma mémoire ; que je vous doive la liberté ! & mon ame . . . fera toujours remplie de Zélide ; elle aura tous les sentiments que l'honneur, que le devoir me permettront de lui accorder ; elle fera après. . . . Zélide fera ce que j'aimerai le mieux.

Gleichen, prêt de se trahir, n'avoit proféré qu'avec un extrême embarras ces dernières paroles. Vous êtes un ingrat, s'écrie Zélide éplorée ! je voulois . . .

Chrétiens, les perdit totalement dans la Palestine, & mourut de rage : Saladin ne l'ayant pas nommé roi de Jérusalem, comme il le lui avoit promis.

allez , languissez dans l'obscur condition d'esclave ; traînez le poids des fers : c'est une destinée qui vous est due ; ces Chrétiens doivent-ils seulement exciter la pitié? vous m'avertissez... je me suis livrée à l'humiliation... mais... je réparerai... je réparerai ma faute, je l'expierei par la haine. . . . Ah! seigneur... moi! vous haïr ! non , ne le croyez pas, ne le croyez pas... Vous parlez de liberté?.. vous m'avez ravi la miennel.. Que vous vous éloigniez de ces lieux ! que je ne vous voie plus ! que les mers nous séparent ! que jamais Zélide ne puisse dire qu'elle vous aime ! . . . hélas ! ce sentiment.. suis-je la maîtresse de l'étouffer, même de le combattre ! il m'animerà, il m'enflamera jusques dans le tombeau. . . . Vous ne me dites rien? — Madame , il ne m'est permis de vous répondre que par un seul mot : la différence de nos religions... — Albana ,... qu'il s'éloigne ! ,... qu'il forte ! qu'il ne reparaisse plus !.. je ne te verrai, . . . non , je ne te verrai jamais ; j'ai offensé pour toi la vertu , mon devoir j'ai oublié que j'étois la fille d'un souverain , de ton maître barbare ! tu me causeras la mort !

Gleichen n'entendoit déjà plus ces derniers mots : la Sicilienne le ramenoit dans les jardins , par les mêmes

mêmes détours : — Qu'avez-vous fait ? qu'avez-vous fait ? ne deviez-vous pas du-moins lui témoigner cette sensibilité qui, au défaut de l'amour ; console , adoucit . . . elle mérite votre pitié, votre reconnaissance . . . Ah ! s'écrie le comte, elle mériteroit la tendresse la plus vive , je ne le sens que trop ! mais , Albana , me convient-il . . . est-il en mon pouvoir d'écouter des transports ; que sans doute Zélide est capable d'inspirer ? & quand je brûlerois d'une ardeur mutuelle ; quand ses charmes se seroient emparés de mon ame : irois-je oublier mon épouse , ma religion , cette religion pour laquelle tout digne chevalier doit mourir , qui nous a appellés dans ces contrées , qui nous y fait trouver l'esclavage, le tombeau ?

Le comte , & la Sicilienne se séparent frappés d'une situation si accablante , & plus incertains que jamais sur le parti qu'ils prendront dans une telle extrémité.

Gleichen retourne auprès de Léon qui lui marque son impatience d'être instruit quelles avoient pu être les suites de l'entrevue. Pour Zélide , il est impossible de se figurer l'affreux bouleversement de tous les sens : — Je montrerai . . . je montrerai aux Chrétiens que nous les surpassons en générosité ; Albana . . . je saurai vaincre, surmonter cette passion, . . . qui me coûtera

la vie ! .. il n'importe... qu'il soit libre ! qu'il s'éloigne pour jamais de ces climats ! que mon nom s'efface de sa mémoire ! je te dispense même du tribut de cette reconnaissance.... eh ! l'ingrat ! lui feroit - il possible de payer mon amour ? ... tu es ma seule amie , mon cœur n'a jamais eu de secrets qu'il t'ait cachés j'aime , j'aime avec fureur , sans espoir ! tu le vois : le barbare ! il refuse le présent de ma main ! je l'eusse élevé jusqu'au trône de mon père. Il me parle de religion ! ah ! je sens , Albana ... la mienne... pardonne , ô divin Prophète ! pardonne!... guéris donc mon cœur d'une blessure si profonde !.. Albana... je briserois ses fers , car le soudan ne me refuseroit point cette grace ! & il partiroit ! il fuïroit pour toujours de mes yeux ! encore si mes regards pouvoient quelquefois s'attacher sur les siens ! si je sçavois du-moins qu'il est en ces lieux , qu'il respire l'air que je respire !... Non , je n'aurai pas la force d'être si généreuse , d'être à ce point mon ennemie , mon bourreau : il restera dans les chaînes... si elles étoient rompues , à peine se ressouviendrait-il de Zélide ! c'est ainsi , Albana , qu'il récompenseroit une tendresse sans exemple ; & de retour dans sa patrie , il se riroit de mes larmes ,

de mon trépas : car penfes-tu que j'y puiffe furvivre ? Je ne me connais plus , je n'ai plus de vertu , de raifon il eft donc fi attaché à fon culte ! il eft vrai . . . il eft vrai , le christianifme enfeigne , ordonne la fenfibilité !.. Albana , j'en veux examiner les principes : tu les a déjà mis fous mes yeux : ta religion ne m'eft point étrangere : . . je dois m'en occuper : elle eft celle du comte.

Cependant Mélédin , malgré fes vues pacifiques , étoit encore forcé de relever l'étendart de la guerre. L'empereur Frédéric lui avoit fait redemander , avec beaucoup de hauteur , le royaume de Jérufalem. Le foudan répondit par fes ambaffadeurs : » Qu'il » ne rejettoit pas l'amitié de ce prince : mais qu'à » l'égard de la reftitution des fains-Lieux , il lui étoit » abfolument défendu , par fa religion & fa confeience , » de le fatisfaire fur cet article ». Il ajoutoit : » Que » les Sarrafins avoient la même vénération pour le » temple du Seigneur , où ils venoient de toutes parts » adorer Dieu , que les Chrétiens en faifoient voir » en faveur de l'églife du fain-Sépulchre confacré » à Jésus-Christ ; qu'au refte il ne demandoit pas mieux » que d'entretenir la paix , la guerre étant néceffai- » rement un fléau destructeur pour les deux Partis ».

Des présens magnifiques avoient accompagné cette réponse ; on prétend même que les envoyés de

Des présens magnifiques. On lit dans l'Histoire des Croisades, ouvrage d'ailleurs fait pour être oublié, ces détails : » Mélédir » lui (à Frédéric) fit présenter, entr'autres raretés précieuses » de l'Orient, une magnifique tente qu'on estima plus de deux » cents mille écus, dans laquelle, en enchérissant encore par- » dessus ce qu'on a écrit de la magnificence des anciens rois » de Perse, on avoit si parfaitement représenté le véritable » ciel dans celui de cet admirable pavillon, qu'on y voyoit » les globes du soleil & de la terre, qui par de secrets ressorts » tournaient comme d'eux-mêmes tout à l'entour, gardoient » exactement, par un savant artifice, les mêmes mesures dans » leurs mouvements réguliers que la nature a prescrites en » deux manières différentes à ces deux astres, qui par cette » diversité bien réglée de leur course, font toute l'harmonie » du monde : de sorte que toutes les heures du jour & de la » nuit étoient marquées dans cette tente par le cours artificiel » de ces deux globes, aussi exactement qu'elles le peuvent » être dans un cadran par le mouvement du soleil & de la » lune ». Ce qui doit étonner plus encore que ce galimathias, c'est que ce Maimbourg, auteur de cette histoire des Croisades, ait paru dans le siècle de nos meilleurs écrivains, & qu'il ait même usurpé, pendant du temps, une espèce de réputation. C'est bien après de tels exemples qu'on peut demander très-sérieusement : *qu'est-ce que la réputation ?*

Mélédin s'adresserent au pape, comme au chef d'une religion qui abhorroit le sang & les fureurs belliqueuses, & le pontife oubliant l'esprit de son état & de sa place, à la fois mauvais politique, & peu digne de représenter un Dieu de bienfaisance, renvoya ces députés, sans daigner seulement les entendre, » parce que (disoit-il) il ne vouloit avoir aucune » entrevue avec les Infidèles » ; si c'est parler en dévôt, ce n'est pas assurément avoir le langage & les procédés d'un souverain.

Les obstacles, ce qui arrive ordinairement, ne servoient qu'à irriter la passion de Zélide ; elle pleuroit sans cesse dans le sein d'Albana ; elle formoit divers projets qui bientôt détruits ; la laissoient dans une indécision plus cruelle peut être que la certitude ; les représentations de la Sicilienne, ses propres réflexions, la tendresse qu'elle avoit pour son pere : rien n'apportoit du remede au mal qui la consumoit.

Léon, de son côté, accabloit Gleichen de reproches : — Vous n'avez pas daigné seulement adoucir le chagrin profond que vous causez à cette infortunée ! je le juge d'après ce que nous font entendre les fleurs. Vous avez donc résolu de nous envelopper tous dans une perte certaine ? pourquoi

150 NOUVELLES HISTORIQUES.

faut-il que la princesse n'ait pas jeté les yeux sur moi ? j'aurois flatté son espoir. — C'est-à-dire que vous auriez manqué à l'honneur, que vous eussiez employé l'imposture; la vertu... La vertu ! interrompt Léon, cede, dans les occasions, à la nécessité. ... — Et vous êtes chevalier, lui dit le comte ! & vous professez une religion ennemie du mensonge ! .. ah ! croyez que je suis le plus à plaindre des hommes ! si vous lisez au fond de mon cœur, si vous sçavez combien il est déchiré !.. non, je ne sacrifierai point mon épouse, la foi de mes ayeux.

Zélide a une seconde entrevue avec Gleichen : dans quel piège il est surpris ! — Chrétien, je me suis consultée ; je voulois briser tes fers, t'abandonner à ton ingratitude, faire, en un mot, ton bonheur, & t'immoler le mien, souffrir éternellement, mourir pour toi : cet effort, je suis contrainte de l'avouer, est au-dessus de mes forces : il faut que ma destinée soit attachée à ta destinée. Graces aux leçons d'Albana, je suis éclairée sur ton culte, j'ai entrevu, j'ai conçu des doutes sur la religion de mes peres.... chrétien... elle n'est point la tienne ! peut-on en avoir une autre que celle de l'objet qu'on aime ? (Albana, & le comte témoignent leur étonnement) Qui,

j'adopterai , j'embrasserai ta loi ; tu m'affermiras dans la connaissance de ses préceptes ; tu me feras abjurer celle qui jusqu'à ce moment m'avoit tenu asservie à ses erreurs : sans contredit ce sont des erreurs , puisqu'elle n'est pas ta croyance ; la vérité , je n'en doute point , est sur ta bouche , dans ton cœur ; ce fera donc moi qui renoncerai . . . ah ! chrétien , quel aveu va m'échapper ! quel crime je commettrai ! . . . Ô mon pere ! mon pere ! attendiez-vous ces coups de votre fille ?

La princesse verse un torrent de pleurs , tombe dans un sombre accablement , se relève : — Gleichen , il n'est plus temps de balancer : si je vous promets de quitter la foi de mes ancêtres , tout pour le christianisme , de rompre vos fers , de vous suivre par-tout où vous me conduirez , me reconnaissez-vous pour votre épouse ? je m'en rapporte à votre probité : qu'elle prononce ! (Le comte est comme frappé de la foudre : il demeure interdit .) Vous ne me répondez point ? le trouble éclate dans tous vos sens ! Zélide . . . aimeroit en-vain ? — Non , madame , personne ne seroit insensible au pouvoir de tant de charmes . . . mais . . . vos bontés m'accablent , . . . Eh ! comment tromper la vigilance de tout ce qui nous environne ? . . . Si

152 NOUVELLES HISTORIQUES.

Je foudan surprend la moindre de nos démarches, songez-vous, madame, au fort qui vous attend ? — Ne tremblez pas pour moi, comte, ne tremblez pas pour moi : c'est vous qui êtes l'unique objet de mes craintes... Expliquez-vous donc : êtes-vous déterminé à former un engagement... qui m'affure votre amour ? je ne veux que votre parole, & je vous croirai aveuglement. Vous le voyez : il n'y a plus d'obstacles à m'opposer. Je vous sacrifie tout, Gleichen, jusqu'à ma religion, jusqu'à la nature : Je quitte un père : après vous il n'y a rien dans le monde qui me soit plus cher : ce ne sera point sans de violents combats que je m'arracherai de son sein... mais vous êtes en proie à une émotion... — Souffrez, madame, que je m'éloigne, pour quelques instans... je ne puis soutenir... ce que j'éprouve... — Allez, comte, vous m'apporterez vous-même votre réponse... ma vie en dépend.

Quels mots pour Gleichen ! quelle résolution va-t'il prendre ? il n'a point encore laissé échapper cet aveu qui compromettra son honneur, qui l'exposera à se rendre criminel de la plus indigne trahison. Il est prêt d'attenter à ses jours : — Mon Dieu ! pardonnez me

NOUVELLES HISTORIQUES. 153

ce forfait ! est-il un autre moyen de m'affranchir de la perfidie, du parjure ? Léon arrête son bras au moment que Gleichen s'enfonçoit une épée dans le cœur : — Où vous égare un aveugle emportement ? vous vous noircissez du crime le plus affreux aux regards de l'Être suprême ! homicide de vous-même ! & vous êtes attaché à votre religion ! — Ah ! mon ami , je suis dans un précipice épouvantable : il n'y a que la mort qui puisse m'en retirer ! à quelle décision , Léon , m'arrêterai-je ?

Albana , à la faveur d'un voile qui la cachoit à tous les yeux , se rend auprès des deux esclaves : — Comte , vous êtes tous perdus : Méléidin irrité contre nos princes qui lui ont déclaré la guerre , a juré d'exterminer tous les Chrétiens qui sont en sa puissance : l'ordre est donné. L'ordre est donné , s'écrie Gleichen ! — Oui , c'est après demain que cette sanglante proscription doit s'exécuter. Zélide m'envoie vers vous : elle a sçu gagner , à force de prières & de dons , quelques-uns des émirs ; ils doivent faciliter à nos compatriotes les moyens d'une évasion ... mais vous comprenez à quel prix cette grace est accordée : nous fuyons avec vous ; Zélide n'exige que votre promesse : débarqués en un endroit sûr , loin des périls qui nous entourent , vous

lui donnerez votre main, & elle renonce à sa religion pour embrasser la nôtre. . . . Comte, vous le voyez, il ne s'agit plus d'hésiter, le temps presse, les heures volent, & la princesse attend votre réponse.

Gleichen se prosterne, & prend le ciel à témoin de la nécessité cruelle où il est réduit. Il s'adresse à la Sicilienne : — Vous connaissez mes liens; mais excepté l'amour, la princesse aura tous mes sentiments: dites-lui, Albana, que j'ai promis . . . grand Dieu! je suis donc forcé, pour sauver la vie à tant de braves chevaliers, de recourir au parjure! Vous sçavez . . . vous sçavez que le soin de mes jours ne m'arracheroit pas ce serment . . . que je ne puis satisfaire. Allons, Albana, je suis déterminé à ployer sous un fort inflexible! . . . Léon, vous ne me reprocherez plus vos malheurs.

Léon, & Albana avoient beaucoup moins de scrupule & de délicatesse que Gleichen. D'ailleurs dans ces temps peu éclairés, où le fanatisme aveugloit les esprits, on s'imaginoit devoir employer tous les moyens pour opérer une conversion: on n'en rejettoit aucun: ils étoient en quelque sorte consacrés par le motif. La Sicilienne brûloit de revoir son pays, de retourner au culte de ses peres, & elle se cachoit qu'elle

NOUVELLES HISTORIQUES. 155

abusoit de la confiance du soudan, qu'elle arrachoit une fille du sein paternel, qu'elle se rendoit coupable de la plus lâche des trahisons. Il n'y avoit que le comte qui envisageât cette action sous les véritables traits : mais on lui remettoit sans cesse devant les yeux le péril imminent des captifs chrétiens : il falloit qu'il s'immolât, pour ainsi dire, à leur salut.

L'instant est donc arrivé où la princesse s'occupe des préparatifs de sa fuite : elle abandonne pour toujours son rang, son pays, son pere, son pere dont elle étoit adorée. A cette idée, elle est prête à triompher de sa passion : — Quoi ! mon pere ! tu m'as encore aujourd'hui ouvert tes bras ! tu m'as pressée contre ton sein : tu m'as dit, avec cette tendresse qui augmentoit tous les jours : » Ma fille.. » ma fille ! je ferai tout pour toi ; tu partageras mon » trône : il sera ton héritage «.... Et voilà celui que je trahis !... à qui je perce le cœur ! demain, quand ses yeux se rouvriront à la lumière, il ne me reverra plus !.. jamais... jamais... Non, je ne me séparerai point de ce cher auteur de ma vie. Que Gleichen parte ! qu'il s'éloigne ! qu'il soit libre ! qu'il aille en d'autres lieux insulter à ma faiblesse !..

- La princesse a renoncé à son projet : ses mains

156 NOUVELLES HISTORIQUES.

se refusent aux apprêts de son départ : — Je
resterai... je mourrai... & Gleichen... Albana, il va
donc m'être enlevé !... O cruel amour ! cruel amour !
que tu me déchires ! expirons dans nos larmes ! je
n'ai plus d'autre espérance que la mort !... Albana,
tu diras au soudan, quand demain, il trouvera sa
fille sans mouvement, sans chaleur, incapable de
sentir ses caresses... tu lui raconteras tous mes mal-
heurs, tous mes égarements, que j'avois foulé aux
pieds, pour un inconnu, pour un esclave, pour un
Chrétien, jusqu'à ma religion, jusqu'à mon amour
pour lui ; qu'il connaisse tous mes crimes, car je suis
la plus coupable... la plus malheureuse des femmes !
Ah ! Gleichen, Gleichen ! quel génie ennemi de
mon bonheur, de ma tranquillité, t'a envoyé dans
ces climats ? Que je les paie cher, ces chaînes
dont une victoire trop funeste a chargé tes mains !
Gleichen, je t'adore... Mon unique amie, on n'a
jamais aimé avec la fureur que j'aime : c'est une
flamme dévorante qui est allumée dans mes veines ;
toute mon ame est remplie du comte, est consumée
d'un feu que le trépas même ne pourra éteindre ;
oui, dans le tombeau je l'idolâtrerai encore : il n'est
pas possible que ce sentiment s'anéantisse : &c... it

va fuir de ces lieux ! du-moins , pour la dernière fois , qu'il voie tout mon amour , tout mon supplice !

Zélide étoit disposée à le vaincre , cet amour si violent , si tyrannique. Gleichen , presque expirant , soutenu par Léon , s'offre à sa vue : — Eh bien ! comte , vais-je vous suivre ? mon sort sera-t-il lié au vôtre ? puis-je compter sur votre reconnaissance . . . sur votre tendresse ? il n'y a que ce sentiment qui puisse récompenser... tout ce que je fais pour vous... Ah ! Chrétien , aime-t-on ainsi dans ton Europe ? Léon prend la parole : oui , madame , le chevalier est impatient d'associer sa destinée à la vôtre... il vous engage... Gleichen balbutie quelques mots mal articulés ; le Grec l'interrompt , en lui lançant un regard qui l'avertissoit de se contraindre. — Son état , madame , ne lui permet pas de se livrer aux protestations dont il brûle de consacrer sa promesse ; une indisposition subite l'a jetté dans ce trouble , dans cet accablement... Ses jours seroient-ils en danger , s'écrie la princesse ? Ah ! madame , lui dit le comte , d'une voix presque éteinte , quelle récompense en-effet pourroit acquitter un semblable bienfait ? vous brisez les fers de tant de braves chevaliers !

Zélide alloit reprendre : un esclave vient annoncer à la Sicilienne que tout étoit prêt pour cette

158 NOUVELLES HISTORIQUES.

fuite que mille d'obstacles pouvoient traverser. La princesse , en tournant les yeux vers les lieux qu'habitoient son pere : — C'en est donc fait , ô mon pere ! ta fille te trahit , t'abandonne , te quitte... pour toujours !... Gleichen , je t'aime assez pour ne pas te soupçonner. C'est ton épouse qui vôle sur tes pas , qui recevra le baptême , & ta main.... (elle apperçoit une forte d'émotion que laisse échapper le chevalier.) Gleichen , je me repose sur ta probité , autant que sur ton amour. . . . Partons. O Dieu des Chrétiens , sois garant de sa parole !

Ils gagnent la mer : un navire les attendoit. Tous ces prisonniers , délivrés par Zélide , tombent à ses genoux , & bénissent sa générosité : la princesse leur apprend qu'elle a eu recours à la feinte , pour obliger Gleichen à se décider : — Non ; Chrétiens , mon pere n'avoit point formé le projet cruel de vous ôter la vie : il connaît trop la véritable grandeur , les droits de l'humanité , pour se souiller d'une atrocité semblable ; je voulois déterminer votre compatriote à s'éloigner d'un séjour qui m'est devenu étranger : c'est le pays de Gleichen qui sera ma patrie , & je brûle d'y être rendue. Mes amis , je suis chrétienne , & je ferai sa femme.

Le chevalier, pendant toute la traversée, se montre plongé dans une mélancolie mortelle ; quelquefois il paroissoit agité , il étoit prêt à tout révéler à Zélide. Dans un moment où la princesse reposoit, il court à Léon qu'il trouve avec la Sicilienne : — Cruels ! êtes-vous contents ? ai-je bien rempli vos perfides suggestions ? Voilà donc où vous avez amené un chevalier ? à trahir la probité, l'honneur, la religion, car je l'offense cette religion de vérité, en me servant de l'artifice, du mensonge, du mensonge si bas, si vil, si dégradant pour un rejetton des Swartzbourgs ! elle dort, cette victime de vos indignes conseils ! elle dort, tandis que je veille déchiré par tous les remords, éprouvant le supplice le plus cruel, en horreur à moi-même, & c'est à ce prix que nos chaînes ont été brisées !

Ils sont enfin débarqués. Zélide n'a plus rien à craindre : elle n'a plus qu'à vivre pour l'amour ; ils ont atteint des rivages où l'étendard de la croix étoit arboré ; le croissant s'est perdu à leurs regards ; une amante consumée de sa passion, n'attend plus que le moment de recevoir le premier sceau de notre foi, & de marcher à l'autel : — Comte, je touche donc à l'instant heureux où la fille de Mélédin va se glo-

160 NOUVELLES HISTORIQUES.

rifier de porter le nom de votre épouse ! Hélas ! vous me tiendrez lieu de tout , d'un pere... d'un pere que je regretterai toujours bien plus que la grandeur suprême , où ses bontés , où mon rang m'appelloit... cher amant ! je vous ai tout sacrifié ! (Albana , & Léon étoient auprès de la princesse.) Gleichen court se précipiter à ses pieds : — Femme adorable ! vous méritez sans doute tous les hommages , l'amour le plus vif , le plus tendre , le plus pur , le plus passionné... Croyez que je suis sensible , que l'ingratitude n'entrera jamais dans mon ame : mais contemplez l'étendue de tous mes malheurs... (Le Grec & la Sicilienne veulent l'empêcher de poursuivre.) Tous vos efforts sont inutiles ; il y a trop long-temps que vous enchaînez un aveu... il est temps de révéler... madame , apprenez... Princesse , on m'a forcé de vous en imposer... je ne suis point libre de vous donner ma main.. — Que dites-vous?.. ô ciel ! ciel ! — Madame , une épouse... je suis marié. — Vous êtes marié ! — Oui , madame , je ne puis plus disposer de ma foi : elle est toute à une femme qui a reçu mes serments... — Gleichen!.. vous êtes marié ? — Voilà , ma divine bienfaitrice , la cause de mon trouble , de cet embarras qui m'accabloit en votre présence ;

il s'agissoit de la liberté, de la vie de mes braves concitoyens, qu'on me représentoit prêts à être égorgés : s'il n'y eût eu que la mienne à sauver, croyez, madame, que je n'aurois point hésité : j'eusse préféré sans doute la mort à la douleur de recourir à l'imposture, de vous tromper, d'abuser de cette tendresse... dont je sentirois tout le prix... — Vous avez une épouse!.. eh! quel sort m'est donc réservé?.. barbare! remene-moi aux lieux d'où tu m'as arrachée sur la foi d'un amour, que je ne devois point écouter! punis-moi de cet amour qui fait aujourd'hui mes malheurs; ma honte, mon désespoir... qu'on ne me parle plus, non, qu'on ne me parle plus de ta religion! c'est la religion du parjure, de la trahison la plus noire, la plus abominable! j'y renonce, je l'abjure à jamais!... Ah! mon pere! mon pere! voilà donc où ma faiblesse, mes égarements, mes crimes m'ont conduite, oui, mes crimes! je les ai tous commis, en m'attendrissant sur ton infortune, en brûlant d'un feu... ma mort l'éteindra!...

Aussi-tôt elle tire son poignard, veut se l'enfoncer

Elle tire son poignard. C'est un des usages orientaux : les femmes portent à leur ceinture, un poignard, qui souvent est enrichi de pierres précieuses.

dans le sein : Gleichen lui arrêtant le bras : — Qu'allez-vous faire ? Zélide... Zélide !... écoutez-moi, daignez... vous ferez, après mon épouse, ce que j'aurai de plus cher... n'en doutez point : la sensibilité, l'amitié, tous les transports, tous les témoignages de la reconnaissance la plus tendre, la plus vive... — Ah ! cruel, est-ce là de l'amour ! il n'y avoit que ce sentiment qui pût payer tous les miens, qui fût digne d'une ardeur... non, barbare ! il n'y en eut jamais de semblable... tu veux m'empêcher de me débarrasser d'une vie qui m'est odieuse ? eh ! ta perfidie ne me poursuivra-t-elle point, ne m'affaîfinera-t-elle pas à chaque instant, en tous lieux ? que je vive ! c'est pour me faire souffrir davantage, pour me déchirer le cœur... Tu as raison, tu as raison d'y porter les supplices, la mort : il n'est que trop coupable ! il est plein de toi, ingrat, & tandis que je t'adore... que je meurs de mon amour, que je t'ai immolé ma réputation, mon honneur, mon père, que je me suis mise à ta place d'esclave, tu cours dans les bras d'une rivale... laisse-moi donc rejeter une affreuse existence, ou si cette épouse si fortunée, qui sera si glorieuse de ma douleur, te permet un sentiment de pitié, promets-moi de me percer

te sein... d'où je ne pourrai jamais bannir ton image... hélas ! en expirant de tes coups, je bénirai mon trépas.... ce fera la seule marque de reconnaissance que tu m'auras donnée !

Cette victime de l'amour, objet sans doute de compassion, s'abandonnoit à toutes les fureurs du désespoir : elle inondoit la terre de ses larmes ; elle étoit en proie à des mouvements convulsifs ; Gleichen la tenoit dans ses bras : elle ouvre un œil presque éteint : — Tu me tiens contre ton cœur !... eh ! je n'y puis donc trouver que de la pitié !.. de la pitié !.. punis-moi, te dis-je ; frappe ; ôte-moi la vie ! déchire ce cœur sous mille coups ! il ne m'est plus possible de soutenir ce fardeau !

On prodiguoit à la princesse tous les secours qui pouvoient la ranimer : elle étoit tombée dans un anéantissement mortel. Gleichen ne la quittoit point ; il étoit prêt de mourir avec elle ; il accabloit Albana & Léon des plus vifs reproches : — Malheureux ! jouissez de votre ouvrage ! à quel prix recouvrerons-nous la liberté ! ah ! que ne suis-je encore chargé des fers de Mélédin ! quel spectacle ! la beauté, la jeunesse, la vertu, la confiance, le cœur le plus gé-

néreux , le plus tendre : voilà ce que nous avons eu la barbarie de tromper , d'immoler !

L'état du comte ne différoit gueres de celui de Zélide ; cette infortunée reprend les sens , & s'adressant au chevalier , de ce ton qui porte au fond de l'ame l'attendrissement le plus touchant : — Je me soumettrai à mon sort. C'est à moi de me sacrifier... Gleichen... puisqu'il le faut , puisque mon amour m'humilie jusques-là , je reconnâtrai ma rivale , je partagerai votre cœur , je serai votre seconde épouse... à ce prix , refuseriez-vous de m'aimer ?

Dans quel nouvel accès de désespoir retombe la malheureuse Zélide , quand la Sicilienne , & Léon lui apprennent qu'un des premiers préceptes de notre loi , est d'interdire la pluralité des femmes , qu'elle est inflexible , qu'il n'y a point d'exception à cet égard ! — Je suis donc privée de toute espérance ! eh ! pourquoi s'obstineroit-on à vouloir que je vive ? c'est-là la sensibilité des Chrétiens !... De grace , je vous en conjure , ne me retirez pas le moyen , le moyen unique de me déllvrer de tant de maux ! Votre religion seroit-elle assez barbare pour me défendre encore ce seul adoucissement ? Et elle se précipite sur Albana , pour lui reprendre son poignard ,

que celle-ci lui avoit enlevé : ses efforts sont inutiles. Le comte ne cessoit de lui répéter que ses jours lui étoient plus chers , plus précieux que les siens : elle ne répondoit que par de sombres gémissements , par des torrents de larmes ; souvent elle attachoit sur Gleichen ses beaux yeux chargés de pleurs : eh ! que ne lui disoient-ils pas ? Zélide réunissoit tant de charmes ! Cependant le comte , pénétré de l'esprit de la chevalerie, qu'on pouvoit appeller la profession de l'honneur même , avoit sçu ne point abuser de la faiblesse d'une femme que son malheur , son rang , sa confiance , l'humanité sembloient lui ordonner de respecter ; Zélide paraissoit être sous la sauve-garde de cette *loyauté* héroïque dont nous avons perdu jusqu'au souvenir.

Elle sucomboit à l'abbatement qui accompagne la profonde douleur ; Gleichen venoit de la quitter : il rentre , avec précipitation : on lisoit sur son visage l'impatience de s'exprimer : — Madame ... divine Zélide , quand j'ai à pleurer une femme qui méritoit ma tendresse , il me reste du-moins la consolation d'empêcher que ma bienfaitrice ne la suive au tombeau. j'ai rencontré sur le port un commerçant de nos contrées il m'assure que mon épouse n'est plus !

La princesse s'écrie : Vous recevriez ma main ! Et à l'instant sa beauté renaît comme une fleur prête à se flétrir, & qui tout-à-coup auroit repris sa fraîcheur & son éclat.

Gleichen entre dans les détails de cette nouvelle si inattendue. Léon, & la Sicilienne recommandent à la princesse de laisser au comte les premiers instans qu'il doit aux regrets qu'exige la perte de la femme : cette ame où respiroient, si l'on peut le dire, la candeur, la vérité même, se fait violence ; elle obéit enfin aux loix prescrites par le sentiment & par l'usage : mais elle ne cessoit de se représenter & d'offrir à la Sicilienne, & à Léon le moment où elle marcheroit à l'autel : ses regards, son ame entiere étoient attachés sur ce tableau ; elle n'étoit remplie que de cet instant, qui ne pouvoit arriver assez-tôt. Nous l'avons observé déjà : les femmes asiatiques éprouvent dans leurs moindres desirs un emportement que les femmes de nos contrées ne peuvent même imaginer : c'est dans ces climats dévorés du soleil, que les poètes ont été fondés à prêter un flambeau à l'Amour.

Gleichen, de son côté, se monroit bien différent de ce qu'il avoit été jusqu'alors : on voyoit sur

son front , à travers les ombres du chagrin , percer en quelque sorte , un rayon consolateur ; il adoroit encore son épouse , il la regrettoit avec sincérité : mais , il le faut avouer , l'aspect d'un objet enchanteur tel que Zélide , pouvoit mêler quelqu'adoucissement à sa peine : Il étoit si tendrement aimé ! il avoit tant d'obligations à acquitter ! Zélide , en un mot , étoit si belle ! peu d'époux , à sa place , même les plus fideles , eussent combattu difficilement tant de séductions réunies !

Ils font à Venise. Enfin , s'écrie Gleichen , il m'est permis de donner tous mes sentiments à ma chere Zélide ! c'est à présent que je puis payer son amour de tout le mien ! eh ! quel amour vais-je lui vouer ? toujours à ses pieds , toujours l'adorant après le Dieu que je fers , comme ma seconde divinité , mon cœur sera son temple ; son époux , son amant , son esclave le plus soumis , charmante , adorable Zélide , voilà ce que je serai jusqu'au dernier soupir . . . idole de mon ame , reçois tous mes serments !

Il est impossible de se figurer la joie , tous les transports , l'ivresse où s'abandonnoit la fille de Mélédin ; il n'y a que les cœurs capables d'aimer passionnément , auxquels il soit permis de concevoir



quelque idée de cette situation. Pourquoi les expressions sont-elles si fort au-dessous du sentiment ? nous l'avons dit plusieurs fois : que l'amour n'a-t'il son langage particulier ?

La princesse se condamnoit elle-même aux yeux de la raison , quand elle se soumettoit à son examen : la décence sans doute exigeoit qu'on attendît quelque temps pour former cette union si précipitée ; mais Zélide étoit jeune , étoit vraie , & elle aimoit. Encore une fois , l'ingénuité n'ignore-t-elle pas les convenances ? Tout ce qui regardoit sa rivale , lui étoit étranger : elle ne voyoit que son amour & Gleichen : après tous les sacrifices qu'elle lui avoit faits , auroit-elle pu effectivement ne pas désirer de lier au plutôt sa destinée à celle de son amant.

Le comte s'occupe des préparatifs de l'engagement sacré qui devoit sceller la conversion de Zélide ; Albana , le même jour , se purifioit de son apostasie , & retournoit publiquement à la foi de ses peres. Le mariage de la princesse avec Gleichen ne tarderoit pas à suivre cette auguste cérémonie. C'est le doge même que la république nomme pour tenir la fille du soudan sur les fonds baptismaux , & consacrer cette espèce de victoire remportée sur le mahomé-

tisme. Jamais Venise n'avoit vu un plus beau spectacle. Les chevaliers , délivrés par la princesse , avec leurs chaînes dans les mains , prêtoient un nouvel éclat à cette fête. La pompe augmente le triomphe de la beauté. D'ailleurs comment Zélide ne se fût-elle pas montrée dans tout l'appareil de ses charmes ? elle touchoit à l'instant qu'elle alloit s'unir à l'objet de tant de sacrifices ; embrasser la religion de son amant , c'étoit , pour ainsi dire , lui donner de nouvelles preuves de sa tendresse , lui soumettre son esprit , son ame : car l'amour peut-être n'avoit pas nui à la conviction dont Zélide se disoit pénétrée ; aussi eut-elle peu de peine à regarder sa religion comme une source d'erreurs , & l'ouvrage de la politique & de l'impoliture. Quand elle vint à prononcer ses vœux : Oui , s'écrie-t-elle , je promets de reconnaître dans tous ses dogmes la loi des Chrétiens : elle m'ordonne d'être attachée à mes devoirs d'épouse , de jurer à Gleichen une fidélité , une tendresse inviolable , de l'aimer toujours : il ne peut-être une autre religion ; je suis chrétienne , dit-elle avec transport , & je brûle de couronner cet engagement , en donnant ma main à celui qui me dessille les yeux , & qui m'éclaire sur le culte véritable.

Tous les regards étoient fixés sur la princesse ; elle sort de Saint-Marc , accompagnée d'Albana , au milieu des applaudissemens. Le comte partageoit l'ivresse de cette jeune beauté ; à peine se trouve-t-elle seule avec lui , elle court dans ses bras : — J'ai donc adopté une religion qui me commandera de t'aimer ? ah ! penfes-tu Gleichen que j'aie besoin de ses ordres sacrés pour te conserver mon amour ? Notre hymen va donc suivre cette fête ! je ferai à toi ! Rien , me dis-tu , ne peut rompre ces nœuds : & je régnerai seule sur ton cœur ! il fera à moi tout entier ! c'est une des institutions du christianisme qui me fera la plus chère ! Comte , qu'il est doux d'être assujettie à de semblables obligations !

On touchoit au jour marqué pour le mariage ; cette cérémonie étoit encore plus de magnificence que celle du baptême ; l'autel étoit prêt à recevoir les ferments des deux époux ; la princesse se livroit à toute sa joie ; pour Gleichen , il ne pouvoit se pardonner d'oublier , en quelque sorte , le premier objet de sa tendresse ; il voyoit sa femme se relever du tombeau ; il l'entendoit au fond de son cœur , accuser ces nouveaux liens , qui se formoient , pour ainsi dire , sur sa cendre à peine refroidie. D'un autre côté , que de

bienfaits l'enchaînoient à Zélide ! n'étoit-ce pas elle qui avoit brisé ses fers , ceux de ses compatriotes , qui le rendoit à sa liberté , à sa patrie , à ses enfants que bientôt il presseroit dans ses bras ? & peut-être penchoit-il à croire que l'amour n'avoit pas la moindre part à cette détermination de prendre une seconde épouse ; le cœur humain est si difficile à pénétrer ! & lui-même il se plaît souvent à s'en imposer. Le comte , au reste , eût mis tous ses soins à cacher le trouble qu'il auroit pu éprouver.

On étoit en chemin pour se rendre au temple ; le peuple ne se lassoit pas d'admirer Zélide , de se récrier sur ses graces , sur cet enchantement , qui , si l'on peut s'exprimer ainsi , l'environtoit de toutes parts ; mille applaudissemens se faisoient entendre ; on venoit lui présenter des corbeilles de fleurs ; on en feroit sur ses pas : un inconnu accourt , fend la presse , & cherche à pénétrer jusqu'à Gleichen : cet homme annonçoit sur son visage une forte d'émotion : Seigneur chevalier , dit-il au comte , qu'allez-vous faire ? qu'allez-vous faire ?... daignez m'entendre... suspendez la cérémonie... — Comment ? & de quel droit ?.. — Seigneur , quand vous m'aurez entendu , vous serez le premier à justifier une démarche qui

vous paraît indiscrette ; mais . . . hâtez-vous : donnez vos ordres . . . que tout soit interrompu ! je ne vous demande qu'une grace : accordez-moi un moment de conversation !

Gleichen, désespéré d'un contretemps si peu prévu, cede cependant aux sollicitations, aux instances répétées de l'étranger. Zélide, & toute l'assemblée retournent sur leurs pas, frappées d'un délai dont on cherche en-vain à deviner la cause.

L'étranger est donc entré dans un appartement avec Gleichen : ils sont seuls. Seigneur, lui dit l'inconnu, vous allez me remercier : je vous épargne des serments... que vous ne pourriez remplir, des nœuds qui auroient été bientôt rompus... — Expliquez-vous... parlez... — Votre épouse est vivante... — Ma femme respire ! — Et c'est elle-même qui m'envoie en ces lieux. Un bruit sourd s'est répandu en Allemagne que vous aviez recouvré votre liberté.... — Mon épouse vit ? — Oui, seigneur, le chagrin où la plongeait votre esclavage, l'avoit, presque entraînée aux marches du tombeau : la nouvelle même de sa mort s'étoit répandue pendant plusieurs jours ; sans doute son amour pour vous & pour ses enfants l'a rappelée à la vie ; en un mot, elle respire, & j'ai été

chargé de sa part de parcourir ces rivages ; elle attend que je lui donne des nouvelles ; elle brûle d'en recevoir, d'être instruite de tous les détails de votre situation . . . on avoit dit d'abord que vous aviez perdu la vie, les armes à la main. . . . C'en est assez, interrompt Gleichen ; retirez-vous, & que personne ne sçache le sujet de notre entretien particulier. . . Je retourne à l'instant en Allemagne. . . Différez de quelques jours. . . Vous porterez une lettre à mon épouse.

Quelle révolution subite, imprévue ! quel bouleversement dans l'ame du malheureux Gleichen ! tout son amour pour sa femme s'est réveillé, & il ne sçauroit pourtant étouffer ses sentimens pour Zélide ; il ne voit des deux côtés que le malheur, l'injustice, l'infidélité, le crime ; comment annoncer à sa bienfaitrice, à cette femme adorable par ses charmes, par son cœur, un changement dans sa destinée aussi affreux ?

Il étoit dans un accablement inexprimable, & peut-être se fût-il donné la mort, si Zélide, déjà livrée à la crainte, comme si elle eût pressenti l'horrible catastrophe, ne fût accourue auprès de Gleichen : — Quel motif, comte ?.. vous me paraissez troublé, consterné.., une pâleur mortelle répandue sur votre front !..

174 NOUVELLES HISTORIQUES.

ah ! parlez... dites : quelque danger vous menace !... mon cher comte !... mon cher époux !... — Zélide... gardez-vous... ne prononcez point ce nom, ne prononcez point ce nom !... — Vous me le refuserez... au moment... Gleichen... — Oui... plus de nœuds entre nous que ceux de la reconnaissance, de l'amitié !... Zélide... je ne puis vous conduire à l'autel... mon épouse... — Eh bien ?... eh bien ?... — Mon épouse est vivante.

Il court à la princesse, qui, à ce mot, avoit été frappée comme d'un coup de foudre ; elle ne parle plus, elle ne voit plus, elle n'entend plus ; on la transporte expirante, dans son lit ; Gleichen, Albana, & Léon restent à ses côtés. Eh ! dans quel état horrible étoit le malheureux chevalier ! il n'envisageoit de toutes parts qu'un immense précipice où il tomboit englouti ; ses yeux se tournoient continuellement sur la princesse : il s'écrie du fond de son ame surchargée d'une sombre douleur : Voilà donc ma victime !

Zélide étoit expirante ; les médecins sont appelés : ils déclarent qu'il n'y a plus d'espérance ; ils ont enfin prononcé son arrêt. L'infortunée ne proféroit pas une parole : quelquefois elle repouffoit le comte

avec une espèce d'horreur; quelquefois elle lui tendoit la main; il ne lui échappe, au bout de trois jours, que ces mots accompagnés du cri le plus touchant, & le plus lugubre, & en levant un œil presque éteint sur Gleichen: — C'est vous qui m'avez trahi! Ensuite elle retombe dans un silence de mort: on n'attendoit plus que sa fin; le comte étoit à genoux, près de son lit; il tenoit une de ses mains, qu'il inondoit de ses larmes, & paroïssoit prêt à rendre avec elle le dernier soupir.

L'amour, l'amour sans doute qui avoit entraîné Zélide au tombeau, par une forte de miracle, semble venir l'en retirer: elle r'ouvre une paupière appesantie: — Je vis encore !.. & pour quelle destinée !.. je ne serai point votre épouse! Ce sont les seules expressions qu'elle ait la force de prononcer; ensuite elle les répète à chaque instant; elle se relevoit & retomboit sans cesse dans son profond accablement.

Quelles étoient les souffrances de Gleichen? doit-on entreprendre de peindre son désespoir? il n'existoit point sur la terre de créature plus malheureuse!

Zélide est revenue à la vie, si l'on peut appeller ainsi un état qui approchoit du néant; elle continue pourtant à garder un silence morne, & qui

faisoit à chaque instant trembler pour ses jours ; il n'y avoit que le comte qui pût la forcer à prendre quelque nourriture ; ses regards sembloient se refuser à la clarté ; on ne l'entendoit pas même se plaindre.

On a résolu de prendre le chemin de l'Allemagne. Gleichen fait part de son retour à son épouse , sans lui parler de Zélide : il charge de sa lettre le même exprès qui étoit venu , par un rapport inattendu , changer tout-à-coup sa situation. Il lui recommande , même , avec menace de le punir s'il est indiscret , de cacher à sa femme l'événement dont il a été le témoin.

Léon , & Albana ne pouvoient se séparer de Gleichen , & de la princesse. — Où me conduirez-vous , s'écrie-t-elle , s'arrachant à son anéantissement lugubre ? est-ce pour connaître une rivale , pour m'exposer le spectacle de son bonheur , pour lui offrir celui de mon désespoir ? ne suis-je pas assez digne de compassion ? la fille de Mélédin va être le jouet du mépris , de l'insulte ! Le comte s'efforce de la calmer : — pensez vous , madame , que par-tout où je serai , vous n'aurez pas un appui , un vengeur de vos droits ?..

Soyez assurée qu'on vous rendra tous les respects ,

tous

vous les honneurs dus à votre rang , à votre beauté , à vos vertus , à cette ame céleste qui vous prête encore de nouveaux charmes. — Gleichen . . . je ne ferai point votre épouse ! — Princesse . . . ma femme . . . — Arrêtez : épargnez à mon oreille , à mon cœur , à mon cœur ; ce nom qui l'assassine . . . que ne me laissez-vous en ces lieux ? que ne m'abandonnez-vous à mon sort cruel , horrible ! hélas ! j'ai si peu de temps à vivre ! . . . étoit-ce à vous , Gleichen , de me trahir ?

A chaque instant , l'ame du comte étoit percée de nouveaux traits. Sous quel aspect présentera-t'il Zélide à son épouse ? doit-il lui ouvrir son cœur , lui montrer tout ce qu'il doit à la princesse , à quel prix il reconvoit sa liberté ? il sera dans les bras de sa femme , au sein de ses enfants , de sa famille ; & d'un autre côté , quel tableau , quelle image déchirante pour la fille du sultan , pour une amante qui meurt de son amour ! est-ce ainsi qu'il acquittera sa reconnaissance , un autre sentiment peut-être plus vif , plus tendre ? Et il y a tout lieu de croire que Gleichen avoit de la peine à se l'avouer : la comtesse assurément lui étoit chère , mais on ne sauroit trop le redire : Zélide étoit si

178 NOUVELLES HISTORIQUES.

digne d'être adorée! si le comte avoit eu deux cœurs, la princesse sans doute en auroit possédé un tout entier.

Pendant le voyage s'avançoit, & les transports divers de Gleichen & de Zélide, prenoient plus d'empire, excitoient dans l'un & l'autre plus de trouble, d'agitations, de ces bouleversements d'ame qui ne permettent point qu'on s'arrête à aucune décision. Dans la multitude des situations orageuses que nous offre l'histoire du cœur humain, peut-être ne s'en est-il jamais trouvée de semblable.

Le comte a revu enfin son château; il avoit laissé la princesse, à quelques lieues, avec Albana, & Léon, dans le dessein de prévenir son épouse, & de lui apprendre tout ce qui concernoit la fille de Méléridin; d'ailleurs elle étoit languissante, & elle-même redoutoit l'instant fatal qui lui feroit voir une rivale.

Alix (c'est le nom de la comtesse) étoit accourue se jeter dans les bras de Gleichen, sans pouvoir s'exprimer; ses deux enfants avoient aussi volé dans son sein; il est baigné des larmes de la nature, & de l'amour; il goûte tout le plaisir dont peut s'enivrer un époux, un pere rendu à sa famille après une si longue absence, & une continuité

de traverses ; on baïsé l'empreinte de ses fers ; on bénit le jour où il est rentré dans sa patrie , parmi les siens ; Gleichen n'avoit encore rien dit au sujet de Zélide : il attend qu'il soit seul avec la comtesse : le moment est arrivé.

Alix étoit du petit nombre de ces ames choisies , également susceptibles de la vivacité & de la délicatesse du sentiment ; l'absence , loit d'affaiblir son amour , lui avoit prêté peut-être encore plus de force ; elle chérissoit dans le comte , son mari , son ami , ses enfans , & elle le possédoit , après l'avoir pleuré plusieurs années , après avoir cru qu'il étoit dans le tombeau ; pouvoit-elle assez lui témoigner sa joie , son ivresse , le combler de ces caresses innocentes , dont le désintéressement augmente la douceur & le charme ? — C'est vous , cher comte ! c'est vous , mon bien-aimé ! hélas ! que mes yeux vous ont donné de pleurs ! mon ame a toujours été remplie de vous seul ! La douleur a sans doute altéré mes traits : vous ne retrouvez point cette Alix qui offrit à vos regards quelques agréments : mais , Gleichen , mon cœur , mon cœur est toujours le même... Et vous êtes-vous rappelé quelquefois une fidelle épouse... une amante?... je la suis toujours... je la suis toujours... Vous soupirez

Gleichen s'empressoit de la rassurer , mais il ne pouvoit s'en imposer sur ces soupirs qui lui échappoient ; c'étoit en-vain qu'il éloignoit la vérité : elle s'écrioit au fond de son ame : elle lui reprochoit , en quelque sorte , une espece de partage : il devoit son cœur tout entier à sa femme , à une épouse aussi tendre , & comment se seroit-il dissimulé qu'une autre lui inspiroit des sentiments qu'il redoutoit d'approfondir ? il cherchoit à écarter l'image de la princesse : — Tu goûtes donc , ma chere Alix , quelque plaisir à me revoir ? — Quelque plaisir ? Gleichen , que tu exprimes mal mon bonheur , mon ravissement ! ah ! j'aurois donné cent fois ma vie , pour jouir de la consolation de te voir un instant , un seul instant ! juge de mes transports : tu ne quitteras plus le sein de ta famille ; tu ne t'arracheras plus de mes bras , pour aller affronter de nouveaux dangers.... tu ne vivras que pour moi , pour nos enfants.... eh ! peux-tu assez m'aimer ? — Alix , tu ne demandes point par quel miracle mes chaînes ont été brisées ? ce n'est pas l'ouvrage d'une rançon.... c'est celui.... Il s'arrête à ce mot : Alix ne le laisse point achever : — Quelle que soit la main qui aura fait tomber tes fers , elle me sera

chère, tu n'en sçaurois douter : ton libérateur fera un Dieu pour moi. — Il t'inspireroit de la reconnaissance ? — Après toi assurément, après mes enfans, ce sera le mortel sans contredit que j'aimerai davantage..... — Alix.... & si cet être si généreux, si bienfaisant, à qui je dois bien plus que la vie, la suprême félicité de revenir dans mes foyers, d'être dans ton sein, dans celui de nos parents; si cette créature céleste, à qui j'ai tant d'obligations, étoit de ton sexe... Une femme, interrompt la comtesse émue !

Gleichen lui raconte avec rapidité son histoire : il est redevable de sa liberté à la fille du foudan. Et... sans doute, interrompt Alix d'une voix tremblante, c'étoit l'amour?... Le comte rejette la dissimulation : il n'a point recours au mensonge ; Alix a enfin appris que son mari étoit aimé d'une autre : — Ah ! Gleichen ! Gleichen ! aimoit-elle autant que moi !

Son époux croit adoucir les coups qu'il vient de lui porter, en prenant le ciel à témoin que la tendresse de Zélide a toujours été une flamme pure & sans retour qu'il n'avoit payée que de la plus vive reconnaissance, & le comte n'en imposoit point : il rendoit hommage à la vérité. Il n'importe, s'écrie

182 NOUVELLES HISTORIQUES.

la comtesse, après être restée quelque temps dans une profonde rêverie : je ne sçaurois haïr ma rivale : elle est ma bienfaitrice, ma suprême bienfaitrice ! vous sentiriez-vous le courage, poursuit Gleichen, de supporter sa vue, si le ciel l'offroit à vos regards?... Alix, m'aimerois-tu assez pour vouloir la connaître, pour devenir son amie ? Sa femme, après encore un moment de silence : — Je t'immolerois mon amour même, si ce sacrifice t'étoit nécessaire : & tu demandes si je soutiendrois la présence de Zélide ?

Le comte se précipite aux genoux d'Alix, entre dans tous les détails, ne lui en cache aucun : — La fille du soudan est mourante ; le desir de briser les fers de mes compatriotes, de voler dans tes bras, m'a fait me fouiller d'un artifice, d'une bassesse indigne d'un chevalier : Zélide m'a rendu la liberté, a suivi mes pas, dans l'espérance qu'un prompt hymen nous uniroit : elle m'a sacrifié jusqu'à sa religion : elle est chrétienne ; elle expire la victime de mon imposture, & de sa tendresse : elle sçait qu'une autre a ma main & mon cœur. C'est à toi d'adoucir sa peine, & j'attends ce suprême effort de ta générosité, de la grandeur de ton ame ; je l'ai laissée près de ces lieux ; elle va enfin paraître, se

montrer à ta vue avec deux autres captifs dont elle a aussi rompu les fers.

On ne peut se figurer le bouleversement des sens de l'infortunée comtesse : la générosité, la noblesse de sentiment, l'amour qui est si personnel, la déchiroient tour-à-tour : elle rappelle toutes ses forces ; elle est obligée de se dire, de se répéter, que, sans Zélide, le comte ne lui auroit été jamais rendu, qu'il eût terminé ses jours dans l'horreur de l'esclavage : — Oui, je la verrai, & je ne crains pas de l'assurer : je l'aimerai... Gleichen, es-tu content ? Zélide est-elle capable d'aimer à ce point ?

Le comte se hâte d'aller retrouver la princesse, & de lui annoncer qu'elle étoit attendue : — Je vais donc voir celle qui vous est unie par des liens... que rien ne sauroit rompre... Allons, Gleichen... allons mourir à ses pieds. Devoit-ce être là ma destinée ? ô ciel ! Elle verse un torrent de larmes ; jamais elle n'a montré une douleur plus vive, & en même temps plus accablante.

Léon, & Albana cherchoient à calmer ce sombre désespoir ; elle sort de son anéantissement : — Gleichen, n' imaginez point, n' imaginez point que ma jalousie se porte sur les droits d'un hymen... je

184 NOUVELLES HISTORIQUES.

les abandonne tous à cette rivale,.. dont j'augmenterai le bonheur. C'est votre cœur, Gleichen, que je voulois , qui m'étoit dû , où je brûlois de régner sans partage : mais ma mort... ma mort vous délivrera bientôt de mes reproches , de mes plaintes , & vous en recueillerez les fruits avec cette heureuse épouse !

Alix n'étoit pas moins digne de pitié que Zélide : — C'est donc une rivale , une amante à qui je serai obligée d'ouvrir mon sein ! sa vue seule y jettera le déchirement de la douleur ! Ah ! comte , étoit-ce à ce prix que je devois vous presser dans mes bras ! & il faudra que je dévore mes larmes ! je n'aurai pas du-moins la consolation de les laisser couler en liberté ! malheureuse Alix ! que ma mort n'a-t-elle prévenu un semblable retour !... Mais ne m'abandonné-je pas à des plaintes injustes ? cette femme ignoroit qu'une autre possédoit ou devoit posséder le cœur du comte ; elle a cédé à son penchant ; elle a aimé , & Gleichen ne m'avoit-il pas inspiré ce sentiment ? suis-je la seule qui aie reçu du ciel une âme trop sensible , trop tendre?... ingrate que je suis ! je lui dois la liberté , le retour de mon époux ! Sans elle , le comte ne seroit point dans mes bras ! c'est-elle... c'est-elle qui mérite qu'on la plaigne ! je

fuis l'épouse de Gleichen , & l'amitié , la reconnaissance n'acquittent point ce que l'amour exige !

La comtesse étoit livrée à ces cruelles réflexions ; ses enfants accourent auprès d'elle : ils surprennent ses larmes : — Ma mere , vous pleurez , tandis que le ciel nous ramene le plus chéri des peres ! eh ! quels sont donc vos chagrins ? daignez-nous les confier. Alix étoit éloignée de leur révéler le sujet de son trouble : elle eût voulu se le cacher à elle-même,

Elle a vu enfin cette rivale si dangereuse , & qu'elle-même ne peut s'empêcher de regarder comme la plus belle & la plus intéressante des femmes : la pâleur répandue sur le front de Zélide , sembloit lui prêter encore de nouveaux charmes ; de son côté, elle n'a pu aborder la comtesse sans perdre l'usage des sens ; & qui vole à son secours ? qui la soutient dans ses bras ? c'est Alix , en lui disant : — Madame , c'est donc à vos soins généreux que nous devons le bonheur de revoir un époux , un pere ! voici mes enfants que je vous présente , & qui embrassent vos genoux , comme ceux d'une divinité tutélaire : oui , vous êtes notre divine bienfaitrice. Ces mots exprimés d'une voix touchante , ont frappé l'oreille , ou plutôt le cœur de Zélide : elle rouvre les yeux ,

les tourne languissamment sur la comtesse : — Oui, madame, c'est la fille du soudan d'Egypte, qui vient implorer... votre compassion... je la mérite ! il est vrai que c'est moi qui ai brisé les fers du comte, que j'ai tout fait pour lui... &... je viens mourir en ces lieux.

Gleichen présente à sa femme Albana, & Léon ; il s'efforçoit de déguiser son embarras ; il n'osoit lever les yeux sur Zélide ; il sembloit craindre de se livrer à un sentiment de pitié : c'est ainsi qu'il appelloit un amour qu'il lui eût été aisé de démêler à travers tout ce qu'il ressentoit. Nous sommes obligés de le redire : Comment effectivement ne pas adorer Zélide ? elle n'avoit jamais été plus belle ; sa rivale même forcée de rendre justice à tant de charmes, en étoit éblouie.

Il n'est gueres possible de donner seulement une idée de ces situations aussi peu communes qu'elles étoient violentes.

Ces deux femmes, victimes de l'amour le plus tendre, le plus jaloux, ne pouvant cependant se refuser leur estime, & même leur amitié, s'efforçoient de se combattre, de repousser l'esprit de rivalité, dispuoient entr'elles de noblesse de sen-

timent , & cherchoient enfin à se surpasser l'une l'autre , en procédés de générosité & de grandeur d'ame , triomphe mutuel , qui sans contredit exigeoit des forces au-dessus de la nature humaine.

Alix étoit contrainte à plaindre , à aimer la princesse : elle devoit envisager dans cette infortunée sa bienfaitrice ; sans elle , Gleichen eût-il vu ses fers brisés ? auroit-il été rendu à sa patrie , à son épouse ? & quels reproches , lorsqu'Alix interrogeoit la raison , étoit-elle en droit de faire à la malheureuse fille du soudan ? Elle avoit cédé à un penchant dont l'épouse du comte connoissoit tout l'empire ; Zélide ignoroit que Gleichen avoit donné son cœur , sa main , & elle s'étoit livrée à cette impression dominante , à l'amour qu'il est si difficile de vaincre ! d'ailleurs elle n'avoit recueilli aucun fruit de cette funeste passion , qui ne se repaissoit que de larmes , à laquelle l'espérance même , ce génie consolateur , qui nous fait supporter une infinité d'épreuves cruelles , ne pouvoit offrir le moindre adoucissement ; sans doute il n'y avoit personne sur la terre pour qui Zélide ne fût un objet de compassion ; mais il n'étoit pas au pouvoir d'Alix de se cacher que Zélide aimoit & qu'elle étoit aimée ; c'est en-vain que son mari , dans

ses bras, s'obstinoit à la rassurer, à rejeter sur la reconnaissance, sur un devoir même sacré, les sentimens qui l'attachoient à la princesse; c'est en vain qu'il la peignoit la plus infortunée des femmes, la plus digne de cette pitié qu'on accorde à tout être souffrant: Alix n'envisageoit qu'une amante: Oui, vous l'aimez, s'écrioit-elle dans le sein de son époux, elle ne partage point votre sort: mais elle partage votre cœur: peut-être y regne-t-elle seule! Ah! c'est le sentiment, le pur sentiment qui fait la jouissance du véritable amour! voilà les plaisirs dont il est jaloux! Qu'exigez-vous donc, reprend Gleichen pénétré de désespoir? hélas! Zélide est une victime que je vous immole à chaque instant! que voulez-vous? parlez: Faut-il que je lui ôte la vie, que je sois son bourreau? eh! comment, comment ai-je payé ses bienfaits? par la plus noire des trahisons! qui m'a fait commettre ce crime, car ç'en est un des plus affreux? je vous l'ai dit: le desir de revoler dans vos embrassemens, de vous rendre un époux, un amant... je le suis toujours, ingrater!... Il n'est qu'un seul moyen de vous délivrer, de m'affranchir moi-même de ce fardeau de douleur... faut-il que le ciel s'y oppose! mais le chagrin ne tardera point à remplir ce qu'il

est défendu à mon bras d'exécuter : lorsque je ferai dans le tombeau... Alix l'interrompt : — C'est à moi de mourir ! pardonne, cher époux, à ma tendresse, si je t'aimois moins... je te causerois moins de tourmens ; ne sçauroit-on aimer avec plus de tranquillité ! que l'amour n'a-t'il le calme, la froideur de l'amitié ! oui, je sçais, je sçais... que je dois tout à Zélide, que... j'emploierai tous les moyens pour soulager ses souffrances : elles sont inexprimables, j'en juge par moi-même !... Gleichen, tu n'accuseras plus des soupçons... ils sont injustes, tu me le dis : il faut te croire. Je ferai l'amie de Zélide ; Et, en disant ces mots, Alix répandoit des larmes.

Son état cependant ne pouvoit se comparer à celui de la princesse : c'étoit dans ce cœur déchiré de toutes parts que l'amour versoit ses plus noirs poisons, la douleur, sa plus mortelle amertume ; Zélide étoit forcée de réprimer, d'étouffer un penchant toujours plus impérieux, de vivre avec sa rivale, de la voir à chaque instant, de la voir heureuse ! quel trait assassin ! nous nous en rapportons à ce sexe sensible, fait pour connaître tout le charme, tous les supplices d'une passion qui souvent le tyrannise : qu'il décide si la

fille du foudan n'étoit pas encore plus infortunée ; plus à plaindre que l'épouse du comte ; loin de son pays , loin de sa famille , descendue du faite des grandeurs , transportée sous un ciel étranger , dans d'éternelles tortures , dans une éternelle humiliation , car la vanité , l'orgueil n'entrent-ils pas pour quelque chose dans les sentiments de l'amour ? adorant Gleichen plus que jamais ; & ne pouvant écarter cette image ; le voyant dans les bras d'une autre , & obligée encore de cacher ses larmes , de témoigner quelque reconnaissance à l'auteur de tous ses maux , sans nulle espérance , sans nulle espérance de les voir finir : tel étoit le supplice continué qu'enduroit la princesse.

Albana seule recevoit l'épanchement de ses pleurs , quand il ne lui étoit plus possible de les retenir : — Ah ! ma chere Albana ! que ne fais-je expirée dans ton sein , avant d'éprouver un tourment mille fois plus cruel sans doute que le trépas ! jette les yeux sur mon effrayante destinée : quelle en fera l'issue ! la mort. Eh ! pourquoi ne prévienidrois-je point ses coups ? pourquoi ne cherché-je point à me débarasser d'une existence que bientôt je ne pourrai plus supporter ! la fille du foudan d'E-

gypte, dans ces contrées si éloignées, le jouet d'une folle passion qui me couvre de honte, qui ne sera jamais payée de retour ! & je balance, j'hésite à me l'arracher cette vie si odieuse ! Albana... dis-moi donc quel motif peut retenir mon bras ! il faut te l'avouer, il faut te l'avouer... j'aime au point que je chéris jusqu'aux larmes que Gleichen me fait répandre ; ma douleur m'est précieuse : c'est lui qui en est la cause ; si je mourais... mon amour auroit un terme, mon cœur ne sentiroit plus, ne palpiteroit plus pour Gleichen... hélas ! je ne sçais ce que je veux, ce que je désire ! je suis importune, en horreur à moi-même... il est des moments où j'irois enfoncer un poignard dans le sein d'Alix... Qu'ai-je dit ? qu'ai-je dit ? cette femme me montre la sensibilité la plus touchante ; elle me plaint, Albana... les plaintes d'une rivale !... je suis bien malheureuse !

Zélide ensuite retomboit dans un silence ténébreux. Quelle foule d'impressions différentes elle ressentoit, lorsque Gleichen s'offroit à sa vue, lui parloit de son amitié, de sa reconnaissance, pleuroit à ses pieds, car souvent il y portoit ses gémissements, ses pleurs !

La princesse ne soutint pas long-temps un choc si orageux : sa langueur est augmentée ; chaque pas

192 NOUVELLES HISTORIQUES.

la traîne au tombeau ; Gleichen , & même sa femme ne la quittoient pas : ils redoubloient leurs attentions ; leurs soins ; ils versoit des larmes avec elle : mais est-il des adoucissements pour de semblables chagrins ?

Le comte n'osoit faire éclater son désespoir : il étoit aisé de saisir , d'après tout ce qui lui échappoit , que ses jours étoient attachés à ceux de la princesse : Alix elle-même en est convaincue , & Alix adoroit son mari ; livrée à d'éternelles agitations , elle alloit se jeter quelquefois dans les bras de ses enfants , & les arrosoit de ses pleurs ; quelquefois elle pressoit son époux contre son cœur , laissoit exhaler un profond soupir , & couroit s'envelir dans la solitude ; ensuite elle revenoit avec le même transport auprès de Zélide , & pleuroit en l'embrassant.

Zélide , dont les beaux jours se flétrissoient , prête à succomber , inspiroit à l'épouse de Gleichen un intérêt , un attendrissement dont elle-même étoit étonnée. Le silence , la douceur de la princesse qui tendoit à sa fin , sans faire éclater le moindre de ses sentimens , qui sembloit , à chaque instant , craindre d'affliger une rivale ; le comte , victime du même amour & de la même discrétion , près de suivre la fille
du

Qu'au foudan au tombeau : toutes ces images, si touchantes ont frappé l'ame sensible d'Alix ; elle court vers Zélide : — Princesse, votre état m'accable ; & je meurs avec vous ! mon mari m'est si cher ! & vous même , vous même , j'aurai de la peine à vous le persuader ; vous êtes l'objet de mon attachement , d'un attachement si prodigieux qu'il est des moments où je desirerois que nous fussions également aimées de Gleichen ; je crois que je pardonnerois à ma rivale de partager avec sa femme un cœur où j'ai long-temps regné seule , pourvu que le partage fût égal ; oui , je vous regarde comme une autre moi-même : vous êtes si digne d'être aimée ! Et Alix , à ces mots , presse Zélide dans ses bras , & laisse couler ses larmes. La princesse , à son tour , pénétrée de reconnaissance & d'amitié , répond à la comtesse , en lui serrant la main , & l'arrosant de ses pleurs : — Je sens , madame , tout le prix de vos bontés ! un pareil sacrifice est sans doute le plus grand de tous : mais vos usages ne sont pas les nôtres : vos loix , votre religion , votre religion qui est devenue la mienne , ne permettent point la pluralité des épouses , & ce n'est qu'à ce titre que je céderois aux transports d'une passion... qui, vous le voyez,



& je ne prétends point vous le dissimuler, va m'entraîner dans la tombe : j'y ferai bientôt plongée, madame... il n'y a que la mort qui puisse me guérir d'un amour... ah ! madame, faut-il que le comte soit venu dans nos climats ! j'ai brisé ses fers ; je vous l'ai rendu ; je l'ai remis dans votre sein ; &... j'expire ?

Alix renouvelle ses caresses, ses témoignages de sensibilité : C'est ma rivale, s'écrie Zélide, qui me prodigue ces marques d'intérêt, qui pleure sur mon fort !... ma respectable amie, car ce nom vous est bien dû, vous adoucissez pour moi les horreurs de cette destruction qu'on ne peut gueres envisager sans frémir. Consolez Gleichen ; aimez-le ; foyez-~~en~~ adorée : & quelquefois, dans vos entretiens mutuels, rappelez-vous ma mémoire, dites-vous que j'étois l'amante la plus tendre, l'amie... Elle ne poursuit point : les sanglots étouffent sa voix ; elle ne peut que se rejeter dans les bras d'Alix, & verser une abondance de larmes.

C'étoit Léon à qui Gleichen exposoit le spectacle de l'ame la plus agitée ; le cœur humain n'avoit jamais éprouvé un semblable bouleversement : — Mon ami, Zélide, Zélide va succomber, & je ne puis lui mon-

NOUVELLES HISTORIQUES. 197.

trier ma douleur, tout ce qu'elle m'inspire ! il ne m'est pas permis d'aller expirer à ses pieds, de laisser voir du moins une compassion.... qu'Alix accuseroit d'être un sentiment de tendresse... eh ! Léon, auroit-elle tort de ne pas croire à cette pitié ? sans doute c'est l'amour, l'amour le plus violent qui me dévore... qui me fera mourir..... hélas ! cet aveu doit-il échapper à ma bouche ? Léon, je te confie le secret d'un cœur bien digne qu'on le plaigne ! mon épouse m'est plus chère que jamais ; de nouveaux nœuds nous ont unis : le nom de mère ajoute encore à celui de femme ; j'immolerois cent fois ma vie pour elle, pour mes enfants ; mais, Léon, Zélide... je lui dois tout : elle a tant de charmes ! elle est si estimable, si généreuse, si sublime ! croirois-tu qu'elle s'interdit jusqu'à la plus faible marque de sensibilité, jusqu'au plus léger reproche ? à peine lève-t-elle ses beaux yeux sur les miens : mais quand je surprends un seul de ses regards, j'y lis toute sa douleur, tout son amour... tous mes crimes : oui, je suis le plus coupable des hommes : j'ai abusé de la candeur, d'une passion que, loin d'entretenir, j'aurois dû éclairer dès le premier instant... Ah ! crié ! c'est toi, c'est toi, avec Albana, qui m'as précipité

106 NOUVELLES HISTORIQUES.

dans cet abîme !.. je ne puis , ô ciel ! que mourir avec Zélide : ma mort est le seul témoignage d'amour qu'il ne me soit pas défendu de lui donner !

Alix n'a plus à douter de l'horrible situation qui fait le supplice du comte : il lui tombe dans les mains cette lettre qu'il écrivoit à Léon :

» Il est inutile , mon cher Léon , de vouloir me
» rappeler à la vie : désirer que je vive , c'est exiger
» que je sois en proie à des tourments continuels : ne
» me parlez donc plus d'une existence qui m'est
» insupportable ; si vous m'aimez , vous devez sou-
» haïter que je ne sois plus : la mort seule peut faire
» cesser des sentiments que je suis le premier à con-
» damner , lorsque je porte dans mon ame un exa-
» men impartial : mon ami , j'adore Alix , & j'aime
» peut-être autant la princesse ! Quel est mon état ,
» grands Dieux ! je vous l'ai dit : je crains de
» montrer jusqu'à la plus faible apparence de com-
» passion , & moi-même , moi-même , je me la
» reproche cette prétendue compassion , quand je
» viens à m'interroger de bonne foi. J'offense donc
» également & ma femme & Zélide ; l'une a des
» droits sur ma tendresse , & j'en dois assurément
» à l'autre , à cette infortunée que j'ai rendu si

NOUVELLES HISTORIQUES. 197

» malheureuse , pour la récompenser de ses bien-
» faits , de tous les sacrifices . . . & il n'y avoit
» que cette tendresse qui pût m'acquitter ! Zélide
» va expirer ! comment aurois-je la force de lui
» survivre ? ne la reverrois-je pas à chaque instant
» s'élever du tombeau , m'accuser de l'avoir enle-
» vée à son pere , à sa patrie , à son rang , à la
» tranquillité dont elle jouissoit avant de m'avoir
» vu , me demander mon amour . . . oui , Léon ,
» il se passe quelque chose de singulier en moi :
» j'éprouve que , si le cœur pouvoit se diviser , je le
» partagerois entre ces deux femmes adorables :
» j'aimerois Zélide comme Alix , & Alix seroit ido-
» lâtrée comme Zélide . Sans doute personne sur la
» terre ne s'est trouvé dans une telle situation ; je
» souffre au-delà de ce que je puis exprimer , en voyant
» Zélide prête à exhaler le dernier soupir ; sa mort ,
» mon ami , est mon ouvrage ; mais je ne veux point
» faire couler une larme , une seule larme des yeux
» de la comtesse ; qu'elle ignore même , après que
» je ne serai plus , ce qui aura terminé mes jours !
» ne l'entretiens , Léon , que d'une ardeur légitime ;
» oui , Alix , Alix m'est chère , elle aura mon dernier
» sentiment ; sa générosité , son amitié pour Zélide

108 NOUVELLES HISTORIQUES.

» m'ont fait encore aimer davantage mon épouse ;
» & cette vertu sublime ne me rend-elle pas plus
» criminel ? Léon , n'adresse qu'une priere au ciel ;
» que je meurs avant d'avoir été frappé de l'horrible
» spectacle du trépas de Zélide ! »

Alix ne cesse de relire cet écrit , de le tremper de ses larmes ; elle veut aller trouver Gleichien , avoir un entretien avec lui , épancher son ame , lui montrer tout l'intérêt dont elle se sent pénétrée pour la fille du foudan ; elle s'arrête , tombe dans une perplexité violente , dans un accablement mortel , court vers ses enfants , les presse contre son sein , les baigne de ses pleurs , leve les yeux au ciel , & retombe dans un sombre désespoir.

Zélide , de jour en jour , devenoit plus languissante ; Gleichien étoit dans son appartement : ils gardoient l'un & l'autre ce silence , l'expression de l'agitation la plus vive ; à peine le comte oisoit-il attacher sa vue sur la princesse.

Alix entre , & s'adressant à son époux : — J'ai conçu un projet : lorsqu'il en fera temps , je vous le communiquerai. Vous connaîtrez tous deux . . . (en se tournant vers la princesse) si Alix sçait aimer : mais il ne s'agit aujourd'hui que de céder à ma pro-

position: je vous invite à faire avec moi un voyage qui ne peut (ajoute-t-elle, en regardant Zélide) qu'être utile à votre santé, & le comte ne me refusera point cette marque de complaisance; nous parcourrons l'Italie; nous irons à Rome; vous avez embrassé notre religion: vous avez donc fait vœu d'obéir à ses usages: vous tomberez avec moi aux pieds de ce pontife souverain, l'image, sur la terre, de notre Dieu. (Gleichen veut interrompre Alix.) C'est une prière que je vous fais à tous deux, & vous, cher comte, auriez-vous la dûreté de m'opposer un refus? songez-vous qu'il m'affligeroit sensiblement?

Zélide, & Gleichen se rendent aux instances d'Alix: ils promettent d'entreprendre ce voyage dont ils ne peuvent cependant pénétrer l'objet: c'est en vain que l'époux interroge sa femme: elle ne lui répondoit que ces mots: Vous jugerez, Gleichen, si Alix connaît toute la violence, toute la délicatesse de l'amour; un trouble continuel l'agitoit; on le trouvoit souvent qui embrassoit ses enfants & les inondoit de ses pleurs; son mari ne pouvoit absolument découvrir la cause de ces especes de crises qu'elle ne cessoit d'éprouver.

Enfin ils se sont mis en route; ils visiteront d'a-

bord la capitale de l'Italie; Albana, & Léon les accompagnoient; Alix n'avoit pu se détacher de ses enfans; ils étoient au nombre des voyageurs.

Zélide, & Gleichen ne dissimuloient point leur impatience d'être éclairés sur le sujet du voyage, & toutes lumieres leur étoient refusées; ils remarquoient seulement que le trouble où avoit été Alix avant son départ, augmentoit à mesure qu'on approchoit de Rome; il y avoit des moments où elle ordonnoit qu'on arrêtât; il y en avoit d'autres où elle pressoit d'avancer; quelquefois elle serroit Zélide contre sa poitrine, en jettant de profonds soupirs; d'autres-fois, elle sembloit s'en écarter, & elle pleuroit; on voyoit aisément qu'il s'élevoit dans son ame de violents combats, & qu'un grand dessein l'occupoit. Lorsqu'elle a apperçu les environs de Rome, qu'elle atteint ces murs, théâtre de tant d'événemens qui ont attaché la curiosité de l'histoire, il lui échappe ces paroles: — Rome est faite pour être le témoin de spectacles extraordinaires: je lui en présente un qui pourra étonner le monde chrétien, & qui peut être (s'adressant à son mari, & à la princesse) vous surprendra vous-mêmes.

Ils sont arrivés à Rome: c'est alors qu'Alix montre

une émotion plus marquée , qu'elle renouvelle ses caresses à ses enfans ; son mari la conjure de lui découvrir le sujet de ce bouleversement qui le frappe toujours davantage : c'est aux pieds du souverain pontife , lui dit Alix , que je satisferai votre curiosité ; hâtons - nous d'aller nous prosterner devant lui : je desiré aussi que nos enfans nous accompagnent.

Ils sont introduits chez le pape ; à peine sont ils entrés , que la fille du soudan présentée par la comtesse , va , selon la coutume , baiser les pieds du souverain : c'étoit alors Grégoire IX qui occupoit la chaire de Saint - Pierre. Alix raconte avec sensibilité , tout ce que Zélide a fait en faveur de son mari : Gleichen , & la princesse demeurent étonnés ; la comtesse s'arrêtoit à chacun de ses bienfaits , & faisoit valoir les moindres circonstances ; l'amour n'étoit pas présenté ce tableau avec plus de chaleur & d'intérêt ; enfin elle termine ainsi son discours , & la surprise , tous les sentimens divers qu'éprouvoient Gleichen & Zélide , sont portés au dernier degré : — Je viens , très - Saint - Pere , de vous offrir une peinture fidele des obligations sans nombre qui enchaînent mon mari à la princesse ; je n'ai point caché

202 NOUVELLES HISTORIQUES.

à vos yeux le motif dont elle étoit animée ; c'est sur la parole du comte , sur la parole d'un chevalier , que la fille du monarque de l'Egypte lui a procuré la liberté , a pu quitter son pere , abjurer ses erreurs ; c'est en un mot , comme épouse qu'elle a cru suivre un époux , & c'est à ce titre qu'elle s'est jetée , en quelque sorte , dans les bras de Gleichen ; victime d'une confiance trop crédule , vous la voyez consumée d'une langueur mortelle ; chaque pas la conduit au tombeau... c'est à moi de l'en arracher ; j'ose donc implorer votre sainteté contre moi-même , la supplier , la presser de m'accorder une grace qui dépend d'elle seule. Parlez , interrompt le pontife avec bonté ; je suis disposé , madame , de vous donner des preuves éclatantes de ma bienveillance ; daignez vous expliquer. Alix demande que le souverain , par une faveur qu'elle regardera comme le comble des bienfaits , permette à son mari de lui associer une autre épouse : Zélide , pénétrée de reconnaissance , tombe aux pieds de la comtesse : elle veut s'opposer à cet effort si grand , si rare de la plus noble générosité : — Alix... Alix... amie céleste , vous vous immoleriez jusques-là pour une rivale qui , à

NOUVELLES HISTORIQUES. 247

la vérité, mérite votre amitié ! .. non , je ne souffrirai point . . . je n'accepterai point ce sacrifice . . .

Très-Saint-Pere , reprend la comtesse , en continuant de s'armer d'une fermeté surnaturelle, n'écoutez point la princesse ; ne m'envisagez pas moi-même aux prises avec la nature , avec l'amour ; je me vaincrai , je triompherai de cet amour ; je goûterai le plaisir de récompenser , de ravir à la mort une femme infortunée . . . digne de toute ma tendresse. Et elle court , en versant des larmes , dans le sein de Zélide. Gleichen est immobile , confondu. Que votre sainteté , continue Alix , ne se refuse point à mes instances , à mes prières ! Elle se prosterne , une seconde fois , aux genoux du pape , que frappe tant de grandeur d'ame. — Eh-bien ! Gleichen , s'écrie la comtesse , une amante feroit-elle davantage ?

Ce sont-là de ces situations inexprimables : il est impossible de rendre les différents mouvements qui agitoient ces intéressants personnages. Zélide vouloit toujours paraître aussi généreuse que la comtesse , qui , de son côté , ne relâchoit rien de son héroïsme ; pour le comte , dans l'impuissance de faire éclater tout ce qu'il ressent , il veut se jeter aux

genoux d'Alix qui le pressant contre son cœur : —
Parle-moi sans cesse de mon triomphe , & ne vois
jamais ma faiblesse.

Grégoire vaincu par les sollicitations pressantes
d'une femme qui peut servir de modele à son sexe ,
touché peut-être du sort d'une jeune princesse qui
effectivement avoit tout sacrifié à Gleichen , dans l'es-
poir de lui être attachée par des nœuds sacrés , donne
enfin cette permission que l'on devoit considérer
comme une innovation dans l'église ; mais celui qui sur
la terre nous représente un Dieu de bonté & de jus-
tice , n'étoit-il pas le maître de transgresser , pour
ainsi dire , la loi ? il réparoit une espee de crime :
il rappelloit à la vie une infortunée dont la constance
en notre religion avoit peut-être déterminé la fuite.
Enfin Zélide est la seconde épouse de Gleichen.

Ils reprennent le chemin de l'Allemagne. Zélide
a une conversation avec la comtesse : — Vous de-
vez penser , généreuse Alix , que mon ame , quel-
ques soient ma reconnaissance & mon attachement
pour vous , ne cédera jamais à la vôtre. Satisfaite
de porter le nom d'épouse de Gleichen , je ne pré-
tends point partager vos droits : c'est comme amie ,
& non comme amante que je vivrai avec le comte ;

qu'il se contente d'une tendresse pure , désintéressée. Disputons-nous , si vous le voulez , à qui le chérira davantage , mais c'est à vous seule d'être dans ses bras ; Alix , vous aimez ! je n'irai point vous montrer une rivale . . . qui abuseroit de votre générosité ; je veux m'en pénétrer de cette générosité si touchante ! vous me donnez un exemple , & je dois sans doute vous le rendre : les plaisirs du cœur ne sont-ils pas les premiers ? c'est-là ce que je suis jalouse de partager avec vous ; je veux me remplir de cette douce ivresse ! pensez-vous que l'on soit moins susceptible de délicatesse en nos climats qu'en Europe ? ah ! comtesse , je sçais aimer , & . . . je vous le prouverai . . . vos enfants . . . vos enfants sont devenus les miens.

Les deux épouses cherchoient donc mutuellement à se donner des témoignages réciproques d'une amitié , ou plutôt d'un héroïsme , qui , jusqu'à cette époque n'avoit point eu , & n'aura peut-être jamais d'exemple.

Il y a tout lieu de croire que Gleichen s'irritoit en secret contre cette vertu magnanime que Zélide opposoit à celle d'Alix ; mais il réprimoit jusqu'aux moindres apparences qui eussent pu le

266 NOUVELLES HISTORIQUES.

trahir ; nous supposons qu'il étoit moins héros que les deux femmes : aussi cher à la comtesse qu'à Zélide , il craignoit également de se laisser pénétrer par les deux rivales ; Alix pourtant avoit cru surprendre quelques indices d'un chagrin sombre qui le dévoroit : il évitoit de se trouver seul avec la princesse , qui avoit la même circonspection : il est vrai que tout ce qui caractérise le véritable amour ; Zélide le faisoit avec avidité ; elle voloit au devant des moindres desirs du comte ; elle cherchoit à deviner ce qui pouvoit lui plaire ; quelquefois elle couroit s'enfermer dans son appartement , pour se livrer au plaisir de lui écrire les lettres les plus tendres ; ces confidens muets recevoient l'épanchement de son ame brûlante d'amour ; ensuite elle déchiroit ces écrits passionnés , dans la crainte d'affliger une rivale.

Rappelée des portes du tombeau , la princesse cependant ne reprenoit point cet éclat , le fruit de la satisfaction , du calme intérieur ; une ombre continuelle de tristesse sembloit voiler ses traits ; mais elle cachoit aux regards curieux de la comtesse , elle tâchoit de se cacher à elle-même qu'Alix jouissoit seule de toutes les prérogatives de l'épouse ;

elle eût été coupable & avilie à ses propres yeux, si elle se fût surprise dans quelque sentiment contraires à ceux qu'elle pouvoit faire éclatter, & qui flattoient son cœur autant que sa vertu.

La nature se déguise en-vain sous un masque imposteur : si quelquefois elle parvient à en imposer aux autres, elle ne sçauroit s'en imposer à elle-même. Alix & Zélide eussent offert un spectacle bien digne d'occuper la raison humaine à quiconque auroit eu l'art de lire dans leurs cœurs. Quels combats l'une & l'autre essuyoient ! que la comtesse souffroit en secret ! qu'elle accusoit souvent cette générosité apparente que démentoit la vérité au fond de son ame ! combien elle se reprochoit d'usurper un mérite qu'elle ne possédoit pas ! elle trembloit, à chaque instant, que la princesse ne cédât à ses sollicitations, qu'elle ne rendît Gleichen amant heureux ; malgré tous ses tourments cachés, elle s'empressoit de venger hautement Zélide de cette espece de perfidie ; elle faisoit les occasions de lui témoigner la plus vive amitié, & la princesse éprouvoit & les mêmes déchirements & les mêmes remords.

Soit que le hasard eût fait naître cet événement, soit qu'une étude constante & obstinée à se combattre

208 NOUVELLES HISTORIQUES.

sans relâche , à vouloir se vaincre , eût attaqué la santé de la comtesse , elle tombe malade : Zélide & le comte n'envisagent que le danger qui la menace : ils réunissent tous leurs soins pour s'occuper de la seule Alix. Ce sont deux amis tout remplis de la situation de leur amie ; les alarmes se dissipent ; la maladie , au lieu d'augmenter , diminue ; il n'y a plus à craindre pour les jours de la comtesse ; les médecins se sont retirés , on n'a plus devant les yeux que le spectacle consolateur d'une heureuse convalescence.

Le calme devoit durer peu ; un nouvel orage alloit éclater , une apparence trompeuse avoit fait illusion : la comtesse retombe : le danger avec la crainte a reparu ; l'espérance s'éloigne ; on commence enfin à trembler pour les jours d'Alix. C'en est fait , dit-elle à son mari ! je sens que l'instant , le cruel instant de notre séparation , est arrivé ! Gleichen , mon supplice va finir ; d'autant plus affreux que d'autres souffroient avec moi (son époux veut l'interrompre.) Ce n'est plus le moment de la dissimulation : nous nous trompions tous trois ; je vous rends justice : Alix vous étoit chère , je n'en doute pas ; mais Zélide avoit des droits sur votre cœur : elle va en jouir de

ces droits qui ne lui seront plus disputés. Comte, on peut entreprendre de se dompter : mais qu'il en coûte d'efforts pour atteindre à cette vertu, trop au-dessus de la nature humaine ! c'est cependant cette vertu que j'invoque, & qui prêtera toute sa force à mes derniers soupirs. Je l'attends de votre tendresse : que la princesse ignore ces faiblesses honteuses qui m'avilissent à mes propres regards ! Gleichen, je vous aime assez pour vous montrer mon ame dans tout l'épanchement d'une vérité humiliante : croyez-moi : l'amour ne souffre point de partage. (& à ces mots, il lui échappe un torrent de larmes) Je vous en conjure : que Zélide ne sçache pas que j'étois si peu digne de son estime, & même de la mienne... comte, elle adoucira votre douleur.

Gleichen se jette dans le sein d'Alix : — Femme cruelle ! qu'avez-vous à me reprocher ? vous avez pu voir que j'ai cherché à vous épargner jusqu'au plus léger soupçon ; dans vos bras... — Une autre, interrompt Alix, avoit votre cœur ! eh ! le cœur n'est-il pas tout pour qui sçait aimer !... pardonne, cher époux ! pardonne à ces plaintes... ce sont les

210 NOUVELLES HISTORIQUES.

dernières qui m'échapperont... — Alix, laissons-
des images qui redoublent vos maux : ne songez
qu'à me rendre une épouse qui m'est toujours plus
chère.... — Ne parlons plus de vivre , Gleichen...
vous pleurez ! ... j'étois donc aimée ! j'expire du-
moins avec cette idée consolante... Qu'on fasse venir
mes enfants ! je sens que leur présence m'aidera à sup-
porter cette fin qu'on n'envisage point , je l'éprouve ,
sans quelque émotion ! hélas ! est-ce à moi d'appréhen-
der de mourir ?

On amène à cette tendre mère ses enfants éplorés : elle leur prodigue ses embrassements , puis rassurant sa voix défaillante : — Comte , je veux voir Zélide... (Gleichen combat le desir de la comtesse.)
je veux la voir absolument... Cher époux, recevrais-je un refus de votre part ? c'est une preuve d'amitié que vous me donnerez. J'ai des torts , sans doute , à l'égard de la princesse , & je brûle de les réparer ; la religion même m'ordonne de m'immoler entièrement , de pardonner à ma rivale , que dis-je , de l'aimer , &... Gleichen , j'aurai ce courage , oui , je l'aurai.

Le comte effectivement s'étoit déterminé à tenir

NOUVELLES HISTORIQUES. 111

Zélide éloignée d'Alix , dans ces moments où tout son amour sembloit se réveiller ; & quel est l'amour qui ne soit pas jaloux !

De son côté , la fille de Mélédin redoutoit de porter la lumière au fond de son ame : divers transports bien opposés les uns aux autres , l'agitoient ; mais la noblesse de ses sentiments avoit bientôt triomphé de ces motifs personnels qu'elle rejettoit comme autant de pensées coupables & souillées par la bassesse ; elle écarte tout ce qui la concerne : elle ne voit que sa bienfaitrice , son amie , son amie mourante , pour qui elle sacrifieroit sa propre existence ; son cœur n'est ouvert qu'à la situation déplorable d'Alix ; elle lui donnoit des pleurs sinceres , lorsqu'on vient lui annoncer que la comtesse touche à sa fin , & demande à la voir.

Zélide précipite ses pas : elle entre dans l'appartement d'Alix , la trouve expirante , & entourée de ses enfants , & de Gleichen , qui lui baisoient les mains , & les inondoient de larmes. Alix , au milieu de son accablement mortel , a entendu nommer Zélide : & à ce nom , elle a relevé une paupière appesantie : — Venez , madame , approchez.

venez recevoir les derniers soupirs d'une femme... qui a eu la force d'être votre amie. (Zélide court se jeter, en pleurant, à ses pieds.) Vous n'aurez plus d'obstacles à opposer : vous allez être l'épouse, l'unique épouse de Gleichen... daignez vous rappeler une rivale assez généreuse pour vous rendre justice, pour vouloir que le comte vous aimât... Et... il n'avoit pas besoin de mes sollicitations pour vous accorder un sentiment qu'il vous devoit à de si justes titres. Madame... voici mes enfants que je mets dans votre sein : daignez leur tenir lieu d'une mère... qui va bientôt leur être ravie ! Mes enfants, embrassez les genoux de la princesse : désormais voilà votre appui, votre protectrice, parlez-lui souvent de moi, de mon amitié...

Ces innocentes créatures se rejettent, en pleurant, dans les bras maternels. Alix les presse encore contre son cœur : — Il faut les excuser, madame : leurs yeux ne se sont ouverts jusqu'ici que sur les miens ; tout leur est étranger ; ils ne connoissoient, ils n'étoient sensibles qu'à mes caresses... ils ne les recevront plus !.. pardonnez... j'expire, en me flattant que vos bontés leur feront oublier une perte

NOUVELLES HISTORIQUES. 275

qui presque toujours est irréparable ; encore une fois , qu'ils retrouvent en vous une mere.. qui vous aime !

Ma divine amie ! s'écrie Zélide , au-milieu des sanglots , mon cœur sera toujours plein de vos procédés généreux , du sacrifice.... je ne l'ai point mérité ! ah ! si je pouvois racheter vos jours au prix des miens ! n'en doutez pas , n'en doutez pas , je mourrois avec joie pour ma chere Alix ! mais pourquoi nous attacher sur d'affreuses images le ciel touché de nos gémissements , de nos larmes , vous rendra la vie : celle du comte , la mienne même , oui , la mienne en dépend : — C'est à vous , madame , de faire le bonheur du comte : il est digne de votre tendresse ; je meurs avec la consolation d'imaginer que j'avois mérité la sienne.... Gleichen ! ... cher époux ! ... c'est donc la dernière fois.... donnez-moi votre main... posez-la sur mon cœur : il palpite encore pour vous... Zélide.. Zélide , soyez plus heureuse que moi ! Gleichen... ô mon Dieu ! je me meurs !... Gleichen... ressouvenez-vous quelquefois d'une infortunée.... qui vous aime encore !

La malheureuse Alix , à ce mot , perd la parole

NOUVELLES HISTORIQUES.

& elle exhale enfin son ame dans les bras du comte & de la princesse.

Depuis ce moment, Zélide est pénétrée de la douleur la plus sombre; elle est remplie de cette mort dont elle s'accuse en secret d'être l'auteur; hélas ! s'écrie-t-elle, c'est moi qui l'ai précipitée dans la tombe ! elle a trahé de vaincre son amour : eh ! l'amour peut-il se dompter ? trop coupable Zélide ! ne l'as-tu pas éprouvé que tous les efforts étoient inutiles ? Alix ! chere Alix ! oui, j'étois faite pour répandre le malheur par-tout où je porterois mes pas ! je t'ai enlevé le cœur de ton époux ! j'y ai versé tous les poisons mortels ! C'est moi qui t'immole, qui prive d'une mere des enfants... ils seront les miens ; Alix, je leur ferai oublier ta perte, ou plutôt je les entretiendrai sans cesse de toi, de ton amour pour eux, de cette amitié si généreuse... & dont j'ai été si peu reconnaissante !... il ne faut point nous le déguiser : combien la vertu de la comtesse étoit au-dessus de la mienne !

Zélide ne cessoit de pleurer Alix, & sa douleur n'étoit point étudiée.

Plusieurs mois se passent dans l'amertume des regrets de la part de Gleichen & de la princesse ;

Dans l'amertume des regrets , &c. Cette histoire a été puisée dans différentes sources. Arrêtons-nous d'abord à l'article de Moréri : le voici copié exactement : » Gleichen pris dans un » combat contre les Turcs , travaillant à la terre , fut abordé » & questionné , un jour , par la fille du roi son maître , tandis » qu'elle se promenoit : il lui plut , elle promit de le déli- » vrer & de le suivre , pourvu qu'il l'épousât. J'ai une femme » & des enfants , lui dit-il : Cela n'y fait rien , lui répond- » elle , la coutume de Turquie est qu'un homme ait plusieurs » femmes. Le comte acquiesce à ces raisons ; il engage sa » parole ; ils s'embarquent ; ils arrivent à Venise : le comte » y trouve un de ses gens qui rôdoit par-tout , pour appren- » dre de ses nouvelles : il sçut de lui que sa femme & ses » enfants se portoient bien ; il va trouver le pape , lui ra- » conte ingénument ses aventures , & obtient la permission » de garder ses deux épouses ; la femme du comte fit beau- » coup de caresses à la dame Turque , qui étoit la cause que » son mari étoit délivré ; la Turque fut stérile , & aima les » enfants que la femme légitime faisoit à foison : on trouve » encore à Erfort un monument de cette prétendue histoire ; » voici les paroles d'Houdorff : *Hujus ei monumentum Erphor- » dis etiamnum extat in quò ex utroque latere comiti uxores*

à peine osoient - ils lever les yeux l'un sur l'autre ; ils auroient voulu se fuir , & ils se cherchoient toujours.

» *adstant , regina marmoreâ coronâ ornata , comitissa sculpta est*
 » *nuda , & infantæ ad ejus pedes reptantes &c.*

Il n'est pas besoin d'observer combien le fait est mal présenté , jusqu'à quel point le style est dégoûtant & maussade. C'est ainsi qu'on fait des livres , & le public les achete , & les lit ; de pareilles compilations se trouvent dans toutes les bibliothèques. Actuellement passons à Bayle , qui s'est aussi exercé sur cette aventure , à l'article *Gleichen* : » On rapporte » d'un comte Allemand de ce nom , une aventure bien singulière : il fut pris dans un combat contre les Turcs , & amené en Turquie ; il y souffrit une dure & longue captivité ; on lui fit travailler la terre : mais voici quelle fut sa délivrance : » il fut abordé , un jour , & fort questionné par la fille du roi » son maître , pendant qu'elle prenoit le plaisir de la promenade ; sa bonne mine , & son adresse à travailler plurent si fort à cette princesse , qu'elle lui promit de le délivrer & de le suivre , pourvu qu'il l'épousât ; j'ai une femme & des enfants , répondit-il : Cela ne fait rien , répliqua-t-elle : la coutume de Turquie est qu'un homme ait plusieurs femmes. Le comte ne fit point l'opiniâtre : il acquiesça à ces raisons ; il engagea sa parole : la princesse s'employa si prompté-

Lorsque le temps qui affaiblit tout, eut semblé permettre au comte de sortir de cette léthargie fu-

» ment, si adroitement à le tirer de captivité, qu'ils furent
 » bientôt en état de s'embarquer; ils arriverent heureusement
 » à Venise; le comte y trouva un de ses gens qui rôdoit par-
 » tout pour apprendre de ses nouvelles: il sçut de lui que sa
 » femme & ses enfans se portoient bien, & tout aussi-tôt il
 » courut à Rome, & après avoir avoué ingénument ce qu'il
 » avoit fait, il obtint du pape une permission solennelle de
 » garder ses deux épouses. Si la cour de Rome se montra
 » commode en cette occasion, la femme du comte ne le fut
 » pas moins, car elle fit cent caresses à la dame Turque qui
 » étoit cause qu'elle retrouvoit son cher mari, & conçut pour
 » cette concubine une tendresse particulière; la princesse
 » Turque répondit de très-bonne grace à toutes ces honnête-
 » tés; elle fut stérile, & néanmoins elle aima beaucoup les
 » enfans que l'autre femme faisoit à foison. On trouve à
 » Erford un monument de ceci. Un fort honnête homme,
 » qui m'indiqua cette histoire, (l'an 1697) me parut surpris
 » de ce que les écrivains protestans, obligés de satisfaire aux
 » reproches touchant ce que les réformateurs permirent à un
 » landgrave de Hesse, n'ont point allégué la permission qui
 » fut accordée par le pape au comte de Gleichen, & vou-
 » lut sçavoir ma pensée là-dessus; il m'avertit que *Du-Val* a

118 NOUVELLES HISTORIQUES.

nebre, & de vivre pour sa nouvelle & unique épouse, il crut pouvoir écouter son amour, & céder aux

» parlé de cette aventure dans sa description de l'Allemagne :
» l'an 1227 (dit *Du-Val*) un comte de *Gleichen* obtint du pape
» la permission d'avoir deux femmes en même temps. Si cette
» histoire est véritable, nous avons-là un très-grand triomphe
» de l'amour. Un abbé qui avoit commerce de lettres avec le
» comte de *Buffi*, avoit oui dire quelque chose de cette his-
» toire : mais il ignoroit le vrai état de la question. Au-reste
» l'auteur des *quinze joyes du mariage*, semble supposer qu'il
» arrive assez souvent qu'une femme se remarie sur la seule
» supposition de la mort de son époux. *Le Noble* a fait *Zu-*
» *lima*, ou *l'Amour pur* : le comte de *Gleichen* s'y appelle
» *Ebrard* ; il fut pris à la bataille de *Joppé*, que le sultan
» *Noradin* gagna sur les Chrétiens. Cet *Ebrard* est inconnu
» à l'histoire. Les comtes de *Gleichen* avoient reçu leur comté
» de *Charlemagne*. On peut tenir pour assuré qu'il n'y a point
» de monument du duc *Eberhard* de *Westphalie*, ni à *Er-*
» *ford*, ni à *Hervode*, les comtes de *Gleichen* étoient voisins
» d'*Erford* en *Thuringe* : ils n'avoient rien de commun avec
» *Hervode*, en *Westphalie* ».

Il est inutile de faire remarquer que *Bayle*, un des critiques le plus inflexible à l'égard de *Moréri*, l'a copié ici servilement ; on voit encore qu'il cherche avec assez de mauvaise

transports d'un mari qui n'avoit cessé d'être amant :
Non , lui dit Zélide , je n'entrerai point dans le

foi à jeter du ridicule sur les papes & la cour de Rome : il doit être plus juste , en qualité d'écrivain philosophe , & convenir que , si l'histoire dont il est question , n'est pas controuvée , le souverain pontife auroit fait un acte d'équité , en permettant que Gleichen eût une seconde épouse : La fille du soudas avoit été trompée ; elle s'étoit livrée , en quelque sorte , à la *merci* du chevalier , sur la foi du mariage ; ce n'étoit point une concubine , puisque le pape avoit donné la sanction à cette union , & qu'à titre de chef de l'église , il préside à ses réglemens , qu'il ne faut pas confondre avec le dogme. D'ailleurs Bayle , après s'être beaucoup appesanti sur cette histoire , finit par ne donner aucune solution ; que signifient là les *quinze joyes du mariage* ? qu'une femme se remarie dans la croyance que son époux n'est plus , ce n'est pas ce dont il s'agit. On pardonne à Moréri d'être un pitoyable *conteur* ; mais on attend une discussion sage & éclairée de la part d'un homme du mérite de Bayle , & encore une fois , il ne fixe nullement nos idées par rapport au comte de Gleichen.

Nous ne savons trop , & voilà ce que Bayle doit examiner , de quel œil nos dames verront le comte de Gleichen partageant sa tendresse entre deux épouses ; comment s'accommoderont-elles de ces deux femmes ? le polythéisme n'est point leur religion ; ne trouveront-elles pas la générosité d'Alix un

lit de mon amie, d'une femme que j'ai entraînée au tombeau! comte, je me fais horreur à moi même..

effort contre nature, car il nous plaît de donner le nom de *nature* à ce qui n'est quelquefois que l'effet du préjugé le plus absurde, ou d'une *éducation factice*? n'interrogeons point nos Européennes : demandons aux femmes Asiatiques si elles ne supportent pas la rivalité, si elles en sont blessées, si, en un mot, on peut aimer deux objets à la fois ; c'est-là pour nous autres Français, une grande question à traiter, & nous serions charmés d'avoir donné lieu à cette discussion, une des plus intéressantes pour le *métaphysique du sentiment*. Ne sauroit-on croire au *pur amour*? à l'instant qu'on en adoptera la possibilité, on cessera de regarder comme un trait d'héroïsme *supernaturel*, le procédé sublime de l'épouse de Gleichen, & on lui accordera toute l'admiration qui effectivement lui est due.

Au moment que nous terminions cette bagatelle, nous apprenons qu'il existe encore un descendant de l'illustre maison de Gleichen : nous saisissons avec plaisir l'occasion de nous rétracter, notre dessein invariable étant d'obliger & non de nuire. A l'égard de ce *Zulima*, production de le *Noble*, nous avouons de bonne foi que nous ne l'avons jamais lu, & même nous n'avons point cherché à le lire, persuadés que la plupart des romans, & sur-tout des romans français, méritent peu, soit par l'imagination, soit par le style, qu'on emploie du temps à les parcourir, ce qui peut nous exposer, sans le

ne vous fuffit-il pas d'avoir mon cœur , d'y regner uniquement ? Pleurons enfemble votre premiere épouse : non , je n'aurai jamais fes vertus ! fon fouverain me pourfuit , me perfécute ! je la revois toujours ! je l'entends me reprocher continuellement que j'ai apporté en ces lieux le trouble , la difunion , que je lui ai ravi le cœur de fon époux ! & elle m'aimoit ! elle aimoit fa rivale ! fon attachement augmente fans doute mon crime : car je fuis la plus coupable des femmes : je ne fçauois , je ne veux point me le difsimuler.... Alix !.... Alix ! que ton ombre s'appaife ! je ferai digne de cette amitié dont tu m'as donné tant de témoignages... Comte , je vous le dis : mon cœur eft entierement à vous ; contentez-vous de pofféder , d'enflammer une ame qui n'eft remplie que de vous feul ; mon amour , mon

fçavoir , à nous effayer fur des fujets qui ont été déjà traités ; nous n'enveloppons point dans cette efpece de profeription Gilblas , Clarice , Cléveland , Mariamne , & quelques autres ouvrages de ce genre : nous ferions bien fâchés de les regarder comme des romans : c'eft l'art de vivre , c'eft l'histoire de l'homme mife en action , & ceux-là à notre gré valent bien nos meilleurs livres de morale & de métaphyfique.

222 NOUVELLES HISTORIQUES.

amour me suivra dans le tombeau : oui , Gleichen une tendresse comme la mienne ne peut avoir de fin : mais respectons , chérissons la mémoire d'Alix , sacrifions-lui... des transports qui l'offenseroient.

Le comte se jette aux pieds de la princesse : — J'ai cherché à m'abuser : vous ne m'aimez point ! vous saisissez un prétexte pour colorer votre froideur ! vous me parlez d'Alix ! ne vous pressoit-elle pas elle-même d'être sensible aux vœux d'un époux ? le ciel n'a-t-il pas consacré cette union dont vous rejetez les devoirs ! eh ! l'amour suffiroit... ce n'est point à votre bouche à prononcer ce mot : qu'il ne vous échappe jamais ! c'est moi , qui serai votre victime ! vous le voulez : vous ferez satisfaite : je vais suivre Alix dans la tombe ! c'est elle qui sçavoit aimer !

Zélide est plongée dans les larmes. Gleichen enfin succombe à sa douleur ; le danger menace ses jours ; la princesse allarmée , en versant un torrent de pleurs , va tomber dans les bras du comte : — Jugez si je vous aime , Gleichen : je trahis les sermens les plus sacrés ; je m'étois imposé la loi de combattre éternellement des transports qui m'humilient , qui me condamnent : j'oublie une amie ! je m'oublie moi-même : soyez donc mon maître , mon époux ,

& vivez pour être aimé toujours d'une femme...
que vous rendez parjure !

La princesse est obligée de céder ; il lui eût été impossible de résister à l'amour, à la constance : d'ailleurs la vie de Gleichen l'intéressoit bien plus que la sienne même ; il se relève du tombeau ; il adore , il idolâtre , tous les jours , davantage la princesse. Ils furent , en un mot , les plus fortunés époux. Zélide cependant ne goûta point une des plus douces satisfactions du mariage : le ciel lui refusa des enfants : il est vrai qu'elle chercha à se dédommager de cette privation si cruelle pour une femme sensible : elle eut toute la tendresse d'une véritable mere pour les enfants d'Alix dont elle ne cessoit de rappeler la mémoire : elle vécut assez pour les voir heureux , & elle jouit d'un autre bonheur : sa destinée ne fut point séparée de celle de son mari : la mort , en quelque sorte , les frappa des mêmes coups , & l'un & l'autre partagerent le même tombeau , où l'on avoit renfermé les cendres d'Alix : on y lisoit cette épitaphe assez singuliere :

» Cy-gissent deux épouses rivales qui m'ont aimé
» tendrement ; elles se sont chéries comme deux
» sœurs ; l'une quitta Mahomet pour me suivre ;

214 NOUVELLES HISTORIQUES.

» l'autre embrassa la rivale qui lui ramenoit son mari :
» unis tous trois, pendant notre vie, par les nœuds
» de l'hymen & de l'amour, nous reposons tous
» les trois sous le même marbre. Passant, puisses-
» tu aimer comme nous aimions ! «



E R R A T A.

PAGE 120, ligne 23, les Chrétiens ; *lisez*, les Latins.

Page 198, ligne 4, que je meurs ; *lisez*, que je meure.

Page 202, ligne 15, je suis disposé, madame, de vous donner ; *lisez*, je suis disposé, madame, à vous donner.

Page 204, ligne 14, dont la constance en notre religion ; *lisez*, dont la confiance en notre religion.

Page 207, ligne 4, & qui flattoient son cœur autant que sa vertu ; *lisez*, & qui flattoient son orgueil autant que sa vertu.

920990





